



HÁSKÓLI ÍSLANDS

Hugvísindasvið

„Veggurinn“ og „Herostratus“

Pýðing á tveimur smásögum eftir Jean-Paul Sartre

Ritgerð til B.A.-prófs

Gróa Sigurðardóttir

Júní 2009

Háskóli Íslands

Hugvísindasvið

Franska

„Veggurinn „ og „Herostratus“

Pýðing á tveimur smásögum eftir Jean-Paul Sartre

Ritgerð til B.A.-prófs

Gróa Sigurðardóttir

Kt.: 051169-5739

Leiðbeinandi: Ásdís R.Magnúsdóttir

Júní 2009

Ágrip

Hér eru þýddar sögurnar „Le Mur „ og „Erostrate“ úr smásagnasafninu *Le Mur* (1939) eftir franska rithöfundinn og heimspekinginn Jean-Paul Sartre. Í smásagnasafninu eru fimm sögur og eru viðfangsefni höfundar einkennandi fyrir tilvistarstefnuna: fáránleiki, frelsi, leiði, firrun, skuldbinding, einsemd og tilgangsleysi.

Fyrri hluti ritgerðarinnar er greinargerð með stuttri umfjöllun um höfundinn og verk hans, smásögurnar og þýðingarstarfið: hvaða vandamál komu upp við þessa þýðingu og hvernig þau voru leyst. Síðari hlutinn inniheldur þýðingu smásagnanna tveggja.

Résumé

Ce memoire comporte une traduction des nouvelles « Le Mur » et « Erostrate » du recueil *Le Mur* de l'écrivain et philosophe, Jean-Paul Sartre, publié en 1939. Le recueil comporte cinq nouvelles dont les thèmes sont surtout ceux qui caractérisent l'existentialisme : l'absurde, la liberté, l'ennui, l'aliénation, l'engagement, la solitude et le néant.

Dans la première partie du mémoire, nous présentons brièvement l'auteur et ses œuvres, ensuite le recueil et enfin le travail de la traduction. Nous rendons compte des problèmes de la traduction et des solutions trouvées. La deuxième partie comporte la traduction des deux nouvelles.

Table des matières

1. Introduction.....	4
2. L’auteur et ses œuvres.....	5
2.1. Sartre – romancier et philosophe	5
2.2. L’atmosphère de l’époque.....	5
2.3. Œuvres principales.....	6
3. <i>Le Mur</i>, un recueil de nouvelles	6
3.1. « Le Mur »	6
3.2. « La Chambre ».....	8
3.3. « Erostrate »	8
3.4. « L’Intimité »	9
3.5. « L’Enfance d’un chef »	10
3.6. Le style.....	10
4. L’étude de la traduction	11
4.1. Traduire.....	11
4.1.1. <i>Remarques générales</i>	11
4.1.2. <i>Les outils du traducteur</i>	12
4.2. Quelques problèmes.....	12
4.2.1. <i>Vouvoyer ou tutoyer ?</i>	12
4.2.2. <i>La syntaxe et la ponctuation</i>	13
4.2.3. <i>Les pronoms possessifs</i>	14
4.2.4. <i>Quelques problèmes particuliers</i>	14
5. Conclusion	16
6. Les traductions.....	17
1. Veggurinn (Le Mur).....	17
2. Herostratus (Erostrate)	36
Bibliographie	51

1. Introduction

Traduire n'est pas facile, même pour ceux qui ont de grandes connaissances de la langue de départ ; c'est une tâche exigeante mais en même temps fascinante et amusante. Le traducteur se plonge dans la langue étrangère en essayant de trouver la meilleure traduction et ainsi il apprend mieux, non seulement la langue de départ mais encore la langue d'arrivée.

Jean-Paul Sartre est connu à la fois comme écrivain et philosophe, et son recueil de nouvelles *Le Mur* a été très remarqué à l'époque de sa publication, d'aucuns estiment qu'il s'agit même de la meilleure œuvre de fiction de l'auteur. Le recueil est désigné comme le « Livre de mars » en 1939. En 1969 un professeur de lycée à Vernon a choisi *Le Mur* comme sujet de dissertation et pour cela il a été attaqué par l'administration et certains parents d'élèves puisque à leur avis le recueil ne convenait pas aux élèves de seize à dix-huit-ans. *Le Mur* a été traduit dans plusieurs langues et quelques textes ont été adaptés à la télévision et au cinéma.¹ Il n'a pas été traduit en islandais, sauf une traduction d'une de ses nouvelles, « La Cambre ».² Quelques œuvres de Sartre ont néanmoins été traduites, surtout des pièces de théâtre

Dans cette étude nous parlerons brièvement de l'auteur et de ses œuvres, nous résumerons les nouvelles du recueil et analyserons les nouvelles traduites. Dans l'étude de la traduction, nous parlerons de la traduction en général et nous traiterons des problèmes auxquels nous sommes heurtée en donnant des exemples précis.

¹ Sartre 1981 : 1806-1808

² Salome Tynes. 1987

2. L'auteur et ses œuvres

2.1. Sartre – romancier et philosophe

Jean-Paul Sartre est né à Paris en 1905. Son père étant mort un peu plus tard, Sartre est élevé par sa mère et ses grands-parents. En 1924 il est entré à l'École Normale Supérieure et à cette époque, il a rencontré Simone de Beauvoir, qui a été sa compagne toute sa vie. Il a enseigné la philosophie par exemple au Havre et à Berlin. Sartre a écrit plusieurs romans, un recueil de nouvelles, des pièces de théâtre, des œuvres critiques et des œuvres philosophiques. Son premier roman, *La Nausée*, est publié en 1938, suivi par le recueil de nouvelles *Le Mur* un an plus tard.

Sartre est fait prisonnier pendant la guerre, mais est rapatrié en 1941 grâce à un faux certificat médical. À la Libération, Sartre a quitté l'enseignement pour consacrer son temps à la littérature et à la philosophie et en 1945 lui et Simone de Beauvoir ont créé *Les Temps Modernes*, une des revues françaises les plus prestigieuses.

Sartre a participé aux combats de l'extrême gauche militante et certains l'ont haï pour ses opinions. Il a pris part à la révolte en mai 1968, mais il ne pouvait pas rester indifférent aux événements dans d'autres pays non plus et il a supporté des luttes de libération nationale en Afrique, en Indochine et en Cuba.

Sartre est mort à Paris en 1980.

2.2. L'atmosphère de l'époque

L'écrivain est dans un contexte politique et historique et selon Sartre les écrivains doivent prendre une position ; la fuite et le silence sont aussi une manière de le faire. Le pouvoir de la littérature est de changer les choses, la parole est une action et d'après Sartre l'homme se définit par ses actions ; il est libre de choisir et cette liberté aura toujours des conséquences. La guerre civile espagnole de 1936 à 1939 a inspiré Sartre quand il a écrit la nouvelle « Le Mur » et nous voyons aussi la référence politique dans « L'Enfance d'un chef », qui traite l'antisémitisme et le fascisme. Bien que Sartre ne soit pas le fondateur de l'existentialisme, c'est surtout grâce à lui que le terme est devenu courant. Après la seconde guerre mondiale, la philosophie de l'existentialisme plaisait à la nation française ; la guerre avait profondément influencé la société et selon les écrivains engagés, la littérature n'est pas uniquement un divertissement, mais encore faut-il qu'elle transmette un message ; le contenu est plus

important que le style ou le forme. C'est le thème principal de *Qu'est que la littérature* de Sartre.

2.3. Œuvres principales

Le premier roman de Sartre, *La Nausée*, est une analyse du sentiment de l'absurde qui se présente sous la forme d'un journal.³ À la même époque Sartre écrit *Le Mur*, ses seules nouvelles publiées. Il a également écrit des pièces du théâtre : *Les Mouches* a paru en 1943 et un an plus tard sa pièce du théâtre la plus célèbre, *Huis clos*. Sartre a écrit plusieurs œuvres philosophiques, par exemple un essai d'ontologie phénoménologique *L'Être et le néant* en 1943 et *L'existentialisme est un humanisme* en 1946. Parmi ses critiques littéraires on trouve *Qu'est-ce que la littérature* de 1947 où il demande « Qu'est-ce qu'écrire ? », « Pour quoi écrire ? », « Pour qui écrit-on ? » et finalement un chapitre sur la situation de l'écrivain en 1947. Il publie également *L'idiot de la famille* (1971-1972) sur Gustave Flaubert auquel Sartre s'intéressait beaucoup. En 1964 a paru son autobiographie, *Les Mots*, divisée en deux parties : « Lire » et « Écrire ». Son recueil de nouvelles, *Le Mur*, se situe donc au début de sa carrière.

3. *Le Mur*, un recueil de nouvelles

3.1. « Le Mur »

La nouvelle éponyme du recueil est un récit à la première personne d'un homme condamné à mort pendant la guerre civile espagnole. D'après Rybalka: « On peut donc jusqu'à un certain point affirmer que cette guerre est le premier rendez-vous important de Sartre avec l'histoire » (Rybalka, 1981, p. 1821) en effet un des amis de Sartre, Fernando Gerassi voulait s'engager au service de la République. De plus, un événement qui le touche de près, et une occasion d'écrire *Le Mur*, est qu'un de ses anciens élèves et un proche ami, est allé se battre pour le Républicains en Espagne.

Pablo Ibbiata attend son exécution en compagnie de deux autres prisonniers, Tom, un membre irlandais des Brigades internationales et le jeune Juan, frère d'un anarchiste espagnol. Un médecin Belge arrive pour observer les condamnés la dernière nuit avant leur exécution, mais ils trouvent sa présence plutôt désagréable. Pendant la longue nuit d'attente, Pablo se met à penser à la mort et à sa vie passée. Il réalise qu'il a perdu le désir de vivre et qu'il ne regrette rien. Les prisonniers

³ Bouty 1990 : 233

s'imaginent tous le moment de l'exécution et Pablo déteste les symptômes physiques de la peur, des symptômes dont il voit le reflet dans les autres, pour lesquels il n'a aucune compassion :

Ça n'aurait pas été mauvais d'avoir un peu de pitié à lui offrir, mais la pitié me dégoûte, il me faisait plutôt horreur. (p. 217)

Il avait une peur affreuse de souffrir, il ne pensait qu'à ça : c'était de son âge. Moi je n'y pensais plus beaucoup et ce n'était pas la crainte de souffrir qui me faisait transpirer. (p. 220)

...j'avais vécu aux côtes de Tom, je l'avais écouté, je lui avais parlé, et je savais que nous n'avions rien de commun. Et maintenant nous nous ressemblions comme des frères jumeaux, simplement parce que nous allions crever ensemble. (p. 223)

À l'aube, des soldats viennent chercher Tom et Juan, mais Pablo peut choisir entre révéler aux fascistes la cachette de Ramon Gris, qui était son ami auparavant, ou d'être exécuté. Il choisit de mourir pour sauver Gris, bien qu'il ne sache pas vraiment lui-même pourquoi, et indique aux soldats un lieu qui n'était pas la cachette de son ami. Pablo s'attend ainsi à être exécuté lorsqu'il découvre que son mensonge n'était pas un mensonge, que Gris est mort à cause de lui et qu'il va vivre lui-même : il se rend compte de l'absurdité de l'existence.

Dans cette nouvelle nous voyons le mur comme un objet concret : les condamnés vont mourir devant un mur et pour eux ce mur est le symbole de la mort. Mais ils découvrent aussi un autre mur, un mur métaphorique : le mur entre les morts et les vivants, un obstacle impossible à franchir. Ils se rendent compte qu'il y a une différence entre eux et le médecin Belge, la différence entre les vivants et ceux qui vont mourir.

Selon les idées existentialistes, le choix d'un individu influencera toujours quelqu'un d'autre, et comme dans le cas de Pablo Ibbieta, les conséquences sont parfois imprévisibles.

Bien que Pablo n'ait beaucoup de compassion pour Tom et Juan, il est difficile de juger un homme condamné à mort, qui a seulement un jour à vivre. Son choix est

cependant intéressent parce qu'il ne veut pas vraiment sauver Gris, la vie ne l'intéresse plus ; il est déjà mort.

3.2. « La Chambre »

Ève, une femme d'une famille bourgeoise, vit avec son mari, Pierre, qui a une maladie mentale. Les parents d'Ève essayent de la convaincre qu'il serait le mieux d'enfermer Pierre dans un asile, mais elle le refuse. Pierre ne quitte jamais sa chambre, il reste entre ses murs, non seulement les murs concrets de sa chambre, mais des murs psychologiques, des murs entre la folie et la normalité. Ève aime son mari « à la folie » et s'éloigne peu à peu du monde normal pendant qu'elle plonge dans le monde fou de son mari, qui ne sait guère qu'elle est sa femme. Le souhait d'être réuni avec son mari, même dans la folie, est évident quand son père lui dit qu'elle est complètement folle et elle lui répond : « Pas assez » (Sartre, 1981, p. 247) et encore, quand elle regarde des gens dans la rue : « Les gens normaux ! pensa Ève, étonnée de trouver en elle-même une telle puissance de haine. » (Sartre, 1981, p. 249) Enfin Ève finit « ... par se retrouver « nulle part » et elle en est réduite à envisager la solution tragique de l'euthanasie. » (Rybalka, 1981, p. 1837)

3.3. « Erostrate »

En 357 avant Jésus-Christ, Erostrate, un jeune homme de la cité antique d'Ephèse met le feu au temple d'Artémis, une des sept merveilles du monde. Erostrate commet ce geste dans le seul but de se rendre immortel. Il a été exécuté par les Ephésiens, qui par la suite, condamnaient à mort toute personne de la cité qui prononçait son nom. Mais comme le dit Paul Hilbert dans « Erostrate », deux milles ans plus tard on se souvient toujours de son nom :

- Et comment s'appelait l'architecte de ce temple ?
- Je me ne rappelle plus, confessa-t-il, je crois même qu'on ne sait pas son nom.
- Vraiment ? Et vous vous rappelez le nom d'Érostrate ? Vous voyez qu'il n'a pas fait un si mauvais calcul. (Sartre, 1981, p. 269)

Il est difficile de s'imaginer la source d'inspiration de cette nouvelle, mais Sartre a indiqué qu'il y avait eu une longue conversation avec un ami au sujet d'un

fantasme de celui-ci, qui s'était imaginé tirant dans la foule.⁴ De plus lui et Simone de Beauvoir s'intéressaient beaucoup aux faits divers dans les années trente, bien que rien n'indique que les faits du personnage principal de la nouvelle inspirés d'un cas réel.⁵ Néanmoins il y a une référence au crime des sœurs Papin dans la nouvelle (p. 45).

« Erostrate » est un récit à la première personne. On y lit l'histoire de Paul Hilbert qui hait les hommes et est convaincu de ne pas être comme les autres. Il y a un mur entre lui et les autres, un mur vertical et invisible qu'il n'a pas envie de franchir ; il aime regarder les hommes d'haut, mais il se sent mal quand il est de plain-pied avec eux. Il vit dans la solitude et ne veut pas participer à la société. Il n'a jamais eu de commerce intime avec une femme, cela lui fait l'horreur, mais il humilie des prostitués pour se contenter. Un jour, il décide de tirer sur les hommes et puisqu'il n'y a que six balles dans son revolver, il décide que les victimes seront cinq et qu'il utilisera la dernière balle pour lui-même. Mais il veut que tout le monde le remarque, il veut se rendre immortel, être un héros noir. Il écrit une lettre à cent deux écrivains où il explique pourquoi il hait les hommes. Enfin tout va mal pour lui, il ne peut pas contrôler ses réactions et il tire trois balles sur un homme, puis encore deux à vide et finalement il n'a ni le courage ni l'envie d'utiliser la dernière balle pour lui-même. Enfin il n'est que le triste héros d'un fait divers.

3.4. « L'Intimité »

« L'Intimité » est un récit à la troisième personne, mais il s'agit aussi de monologues intérieurs de deux personnages féminins, Lulu et Rirette. Lulu a un mari impuissant qu'elle n'aime plus et elle sait qu'il ne peut jamais la rendre heureuse. Henri, le mari, est incapable de contenter sa femme, mais il la voit comme sa propriété. L'amie de Lulu, Rirette, ne perd pas une occasion de dire du mal d'Henri, et elle encourage Lulu à partir avec son amant. Elle décide de le faire, mais au dernier moment elle change d'avis, et dans une lettre qu'elle écrit à son amant elle l'explique: « ...Henri se tuerait s'il ne m'avait plus, je lui suis indispensable ; je t'assure que ça ne m'amuse pas de me sentir une pareille responsabilité » (Sartre, 1981, p. 312). Étant donné qu'il y a une référence à un mur, concret ou métaphorique,⁶ dans toutes les nouvelles, nous

⁴ Sartre 1981 :1840

⁵ Sartre 1981 :1803

⁶ Bailey, Ninette 1977 : 36

pouvons dire que le mur dans cette nouvelle est le mur entre Lola et ceux que veulent la contrôler, notamment son mari et son amie, Rirette.

3.5. « L'Enfance d'un chef »

La dernière nouvelle du recueil et la plus longue s'intitule « L'Enfance d'un chef ».

On a quelquefois qualifié « L'Enfance d'un chef » de petit roman, mais Sartre lui-même définit son œuvre ainsi : « C'est une longue nouvelle, consacrée à un seul personnage, et ce personnage, au fond, ne prend pas comme un personnage de roman ; on ne se dit pas : Qu'est-ce qui va lui arriver ? »

(Rybalka, 1981, p. 1848)

C'est le récit d'un jeune homme, Lucien Fleurier, qui a eu une enfance confortable, mais il entretient une relation bizarre avec sa mère ; il essaye toujours de se convaincre qu'il l'aime, mais enfin il voit qu'il ne l'a jamais fait. Dans son adolescence il est à la recherche de lui-même, en quête de sa propre identité. Il a des crises d'existence, surtout concernant sa sexualité : « C'est la pente fatale, songeait-il, j'ai commencé par le complexe d'Œdipe, après ça je suis devenu sadico-anal et maintenant c'est le bouquet, je suis pédéraste ; où est-ce que je vais m'arrêter ? » (Sartre, 1981, p. 356). À un moment il doute qu'il existe vraiment, mais à la fin de la nouvelle il a décidé qu'il existe parce qu'il a le droit d'exister. Lucien est antisémite et il est séduit par les idées fascistes. Enfin il trouve son identité comme un chef dur et pour souligner cela, il décide de se laisser pousser la moustache. La moustache est le symbole d'un homme puissant et masculin et pour Lucien elle est peut-être une sorte de mur derrière lequel il peut cacher sa vraie identité.⁷

3.6. Le style

Le style des nouvelles est dépouillé et en même temps lucide. Il comporte beaucoup de conversations et la langue orale, souvent familière, est dominante. Sartre emploie le passé simple, mais le récit, à la première personne, est cependant subjectif.

Sartre ne s'occupe pas beaucoup de descriptions extérieures, il s'intéresse surtout à ses personnages et à leurs problèmes. Les héros sont tristes et ils sont souvent en marge de la société, ils n'ont pas de compassion pour les autres, leur manière de regarder la vie est sombre et mélancolique. Dans « Erostrate » Sartre a

⁷ Bailey, Ninette 1977 : 45

réussi à créer un personnage désagréable, l'antihumaniste Paul Hilbert, avec lequel le lecteur n'a aucune sympathie.

4. L'étude de la traduction

4.1. Traduire

4.1.1. Remarques générales

La première chose que le traducteur fait est de comprendre le texte original. Pour ceux qui sont maîtres des deux langues et connaissent bien les deux cultures cela n'est pas un problème, mais pour le traducteur qui ne connaît pas, par exemple toutes les locutions de la langue de départ, la tâche est plus compliquée. Le dictionnaire donne souvent des exemples de locutions, mais s'il ne le fait pas, le traducteur peut mal comprendre une phrase et par conséquent la traduction sera erronée. Mais il ne s'agit pas seulement de comprendre les mots et les locutions : le traducteur doit également être familier avec la civilisation, l'histoire, les mœurs, la littérature, les habitudes culinaires et autres du peuple dont il traduit les textes.⁸ Il faut essayer de trouver le sens du texte et le traducteur doit parfois interpréter ce que voulait dire l'auteur et comprendre des choses implicites, surtout dans les textes littéraires. Sartre lui-même a dit, sans qu'il ait parlé de traductions:

Ainsi, dès le départ, le sens n'est plus contenu dans les mots puisque c'est lui, qui permet de comprendre la signification de chacun d'entre eux ; et l'objet littéraire, quoiqu'il se réalise à *travers* le langage, n'est jamais donné *dans* le langage ; il est au contraire, par nature, silence et contestation de la parole.

(Qu'est-ce que la littérature, Sartre, p. 56)

Une fois le texte traduit, ayant la certitude que nous l'avons bien compris, la seconde partie de la traduction commence : il faut mettre le texte dans un bon islandais en étant fidèle au texte originel, c'est-à-dire nous ne pouvons pas changer le sens du texte. En faisant cela nous essayons d'écrire un texte souple et lisible qui ne révèle pas qu'il s'agit d'une traduction.

⁸ Lederer, M. 1994 : 147

4.1.2. Les outils du traducteur

Il est important d'avoir une bonne édition de l'œuvre que nous allons traduire. Cela dit, même les bonnes éditions peuvent comporter des coquilles susceptibles d'induire en erreur le traducteur. En voici un exemple :

Ils avaient mis des tapis à toutes les fenêtres et c'étaient les nobles du pays qui faisaient la figuration.

- Ils sont panés ? demanda l'autre

- Il n'y a pas besoin d'être pané pour accepter un travail qui rapporte cinq louis par jour.

(« Erostrate », 1939, p. 94)

Selon le dictionnaire français-islandais⁹ « pané » signifie : *(sem er) hjúpaður brauðmylsnu/raspi, brauðaður*. Nous avons consulté plusieurs dictionnaires français¹⁰ qui expliquent tous ce terme de la même façon, plus ou moins ainsi qu'un dictionnaire français-anglais¹¹ donnant la même signification qui ne permet pas de comprendre la phrase. Mais dans une autre édition de l'œuvre, *Œuvres romanesques*, l'édition enfin utilisée, nous lisons « pannés » au lieu de « pané », d'après *Le Trésor de la langue française informatisé*,¹² être panné peut signifier « sans argent ».

Un bon dictionnaire est nécessaire pour chaque traducteur et il en faut utiliser plusieurs. Dans les dictionnaires nous trouvons non seulement la définition du mot, mais des exemples d'utilisation et également des synonymes qui permettent au traducteur d'éviter la monotonie.

4.2. Quelques problèmes

4.2.1. Vouvoyer ou tutoyer ?

Pendant que les Français emploient encore le vouvoiement, les Islandais l'ont abandonné depuis plusieurs décennies. En français le vouvoiement nous renseigne sur les relations entre deux personnes, non seulement il marque le respect, par exemple en raison de l'âge ou de la position, mais encore une certaine distance.¹³ Dans « Erostrate » le narrateur tutoie la prostituée, ce qui indique le manque de respect

⁹ Frönsk-íslensk orðabók. 2000, date de consultation 20.04.2009

¹⁰ Le Petit Robert 2007, Analyse et traitement informatique de la langue française, www.atilf.atilf.fr, Linternaute Encyclopédie, www.linternaute.com/dictionnaire/fr date de consultation 20.04.2009

¹¹ Le Grand Dictionnaire Hachette-Oxford 2007, date de consultation 20.04.2009

¹² <http://atilf.atilf.fr>, date de consultation 20.04.2009

¹³ Heimir Pálsson og Höskuldur Þráinsson 1988:27

(Sartre, 1981, p. 265), alors qu'il vouvoie les écrivains dans sa lettre (Sartre, 1981, p. 270).

La question que se pose le traducteur est la suivante : perdons-nous quelque chose d'important en évitant le vouvoiement, changeons-nous le sens? Mais d'un autre côté le lecteur islandais n'est pas accoutumé au vouvoiement et pour lui le texte risque d'être trop formel, bien que le texte original ne le soit pas.¹⁴ La plupart des traducteurs islandais aujourd'hui remplacent le vouvoiement du texte original avec le tutoiement et nous avons décidé de le faire aussi. Dans *Tvímaeli* Ástráður Eysteinnsson dit qu'il ne sert pas à la littérature d'éliminer entièrement le vouvoiement dans les traductions, mais il admet qu'il a plutôt une signification historique.¹⁵

4.2.2. La syntaxe et la ponctuation

Il est considéré que la phrase courte et dépouillée caractérise l'islandais dans la langue écrite¹⁶, pendant que les phrases sont souvent très longues en français. Bien que l'ordre des mots soit relativement libre en islandais, il y a néanmoins des règles que nous connaissons bien, mais la syntaxe des deux langues étant différente il est parfois nécessaire de modifier l'ordre des unités dans le français par rapport à l'ordre des unités équivalentes dans l'islandais.

Exemple : « Toute la nuit nous avons grelotté » (« Le Mur », p. 214).

« Við höfðum skolfið alla nóttina » (p. 18).

Le français emploie souvent le point virgule et les deux points lorsque l'islandais commencerait le plus souvent une nouvelle phrase. Le traducteur doit se demander s'il sacrifie l'islandais en suivant la ponctuation originale, ou s'il trouve nécessaire de couper la phrase en deux ou même plusieurs phrases. Les phrases ne sont pas très longues dans le texte original et nous avons choisi de garder la longueur des phrases la plupart de temps, parfois en changeant la ponctuation, mais dans quelques cas nous les avons cependant coupées en deux.

Exemple :

Les cinq jours précédents je les avais passés dans un cachot de l'archevêché, une espèce d'oubliette qui devait dater du moyen âge : comme il y avait beaucoup de prisonniers et peu de place, on les casait n'importe où.

(« Le Mur », p.214)

¹⁴ Heimir Pálsson og Höskuldur Bráinsson 1988:27

¹⁵ Page 120

¹⁶ Ástráður Eysteinnsson 1996:122

Undanfarna fimm daga hafði ég dúsað í einangrunarklefa erkibiskupsdæmisins, í eins konar dýflissu sem hlaut að vera frá miðöldum. Þar sem fangarnir voru margir og plássíð lítið, var þeim holað niður hvar sem var (p.18).

4.2.3. *Les pronoms possessifs*

L'emploi des pronoms possessifs est différent dans les deux langues. Le français en emploie beaucoup, mais si nous les traduisons tous, le texte sera bizarre et même enfantin en islandais.

Exemple:

« À chaque mouvement sa chemise s'ouvrait [...] je voyais trembler sa grosse croupe. » (« Le Mur », p. 215)

« Við hverja hreyfingu opnaðist skyrtnan [...] ég sá stóran rassinn titra. » (p.19)

Si nous traduisons les pronoms possessifs la phrase sera:

« Við hverja hreyfingu opnaðist skyrtnan hans [...] ég sá stóra rassinn hans titra. »

En islandais, nous n'employons guère les pronoms possessifs pour les parties du corps, sauf parfois en parlant aux petits enfants, mais plutôt pour marquer des possessions matérielles ou pour mettre l'accent sur la chose.

4.2.4. *Quelques problèmes particuliers*

Il arrive que les mots n'aient pas un mot équivalent dans la langue d'arrivée et nous devons nous demander quel mot utiliser comme substitution ? Nous trouvons quelques exemples dans notre texte :

« La rue devait leur paraître toute bleue », (« Erostrate », p. 268)

Il est évident qu'il ne s'agit pas de la couleur bleue, mais dans *Le Trésor de la langue française informatisé* nous trouvons le sens figuré : *Contes bleus : Récit fabuleux, conte de fées*.¹⁷ Le mot « fabuleux » est le mot clé ici et à notre avis le choix est entre les mots « ævintýralegur » et « töfrandi » et enfin nous avons traduit la phrase ainsi : « Þeim hlaut að finnast gatan töfrandi » (p. 41).

Dans « Le Mur » un des personnages est souvent appelé « le petit », il n'est pas un enfant, nous ne savons pas s'il est vraiment petit, mais il est jeune et ceux qui l'appellent « le petit » sont plus vieux que lui. Nous l'avons traduit comme

¹⁷ <http://atilf.atilf.fr>, date de consultation 05.05.2009

« strákurinn » ou « krakkinn » : « Oui, dis-je, c'est vache pour le petit » (Sartre, 1981, p. 217) se traduit ainsi « – Já, sagði ég, þetta er ansi harkalegt fyrir krakkann » (p. 20) et « ...sans lâcher le poignet du petit » (Sartre, 1981, p. 219), « ...án þess að sleppa úlnliðnum á stráknum » (p. 22).

Parfois nous choisissons de omettre un mot parce qu'il est presque intraduisible dans le contexte, comme ici : « ...quand le ciel était d'un bleu dur et léger » (« Le Mur », p. 221), il y a, à notre avis, une certaine contradiction entre les mots « dur » et « léger » qui pose des problèmes pour le traducteur. Nous avons décidé d'omettre le mot « dur » et traduire la phrase ainsi:

« ...þegar himininn var ljósblár og bjartur » (p. 24) La traduction: « ...þegar himininn var ljósblár, harður og bjartur » est bizarre et nous n'avons pas trouvé une substitution satisfaisante pour le mot « dur » dans ce cas.

Il y a des locutions qui peuvent facilement être mal comprises si nous ne consultons pas le dictionnaire pour trouver des équivalents.

Exemples : « ...ils se serraient les coudes » (« Erostrate », p. 263) si nous le traduisons directement cela donnerait : « ...þeir settu saman olnbogana » ou « ...þeir þrýstu saman olnbogunum », mais il convient de traduire cette locution par « ...þeir stóðu saman » (p. 36). Un autre exemple est « ...ils m'auraient bien donné un coup de main par-ci, par-là » (« Erostrate », p. 263). Si nous le traduisons directement, la traduction pourrait être ainsi : « ...þeir hefðu áræðanlega gefið mér högg með hendinni », mais il est plus juste de traduire par : « ...þeir hefðu áræðanlega rétt mér hjálparhönd annað slagið » (p. 36).

Autre locution dont le sens peut être flou: « Passer quelqu'un à tabac », (« Erostrate », p. 263) qui signifie « lúberja einhvern »

Parfois il est évident qu'une explication d'un mot dans le dictionnaire est plus convenable qu'une autre. Mais traduire, il s'agit souvent de faire un choix car le dictionnaire donne la plupart de temps plusieurs explications. Nous avons par exemple choisi de traduire le mot « anarchiste », (« Le Mur », p. 225 et « Erostrate », p. 269) comme « anarkisti » au lieu de « stjórnleysingi » puisque le mot « anarkisti » est assez courant dans la langue islandaise et presque tout le monde sait ce qu'il signifie. Un autre mot qui n'est pas si connu dans la langue islandaise est le mot « tsar » ; selon le dictionnaire français-islandais il signifie :

« tsar, (Rússa)keisari. Sous les tsars, avant la révolution d'octobre 1917 » et selon *Le Trésor de la langue française informatisé* :¹⁸

« Empereur de Russie [...] Souverain de quelques autres États (Bulgarie, Serbie en particulier) à certaines époques... » La signification étant assez étroite, nous avons choisi d'utiliser la première signification dans le dictionnaire, le mot « tsar », mais non pas « keisari ». Nous avons néanmoins mis une note.

5. Conclusion

Une expression italienne dit « Traduttore, traditore », qui se traduit par « Traducteur, traître » en français et « Að þýða er að svíkja » en islandais. Nous espérons que nous n'avons pas trahi ni Sartre, ni les deux langues, le français et l'islandais, en traduisant ces deux nouvelles. Nous nous rendons compte qu'il est difficile de respecter tout à fait le texte de l'œuvre originale, mais nous avons essayé de garder le style et le sens dans la mesure du possible. Comme les personnages des nouvelles nous nous sommes heurtés à plusieurs murs, mais avant tout nous avons beaucoup appris en traduisant ces nouvelles. Bien que les œuvres de Jean-Paul Sartre soient parfois contestées, nous estimons que ces nouvelles, et notamment *Le Mur*, peuvent toujours plaire aux lecteurs ; elles traitent la condition humaine d'une manière intéressante.

¹⁸ <http://atilf.atilf.fr>, date de consultation 05.05.2009

6. Les traductions

1. Veggurinn (Le Mur)

Okkur var ýtt inn í stórt, bjart herbergi og ég kipaði augun því birtan var óþægileg. Síðan sá ég borð og fjóra menn á bak við það, óbreytta borgara sem skoðuðu pappíra. Hinum föngunum hafði verið safnað saman innst inni og við þurftum að ganga í gegnum herbergið til þeirra. Það voru nokkrir sem ég kannaðist við og aðrir sem hlutu að vera útlendingar. Þessir tveir sem voru fyrir framan mig voru líkir, báðir ljóshærðir með kringlótt höfuð, Frakkar, ímynda ég mér. Sá minni var taugaóstyrkur og hysjaði sífellt upp um sig buxurnar.

Svona liðu næstum þrjár klukkustundir; ég var sljór og höfuðið á mér var tómt, en það var hlýtt í herberginu og mér fannst það frekar þægilegt þar sem við höfðum skolfið án afláts í tuttugu og fjóra tíma. Verðirnir komu með fangana að borðinu einn af öðrum. Mennirnir fjórir spurðu þá að nafni og hvað þeir störfuðu. Oftast létu þeir staðar numið þar – eða þá að þeir spurðu spurninga eins og: „Tókst þú þátt í að eyðileggja skotfærin?“ Eða: „Hvar varst þú að morgni þess níunda og hvað varst þú að gera?“ Þeir hlustuðu ekki á svörin eða að minnsta kosti virtust þeir ekki gera það. Þeir þögðu smástund og litu beint fram, síðan byrjuðu þeir að skrifa. Þeir spurðu Tom hvort það væri rétt að hann hefði verið í alþjóðahersveitunum: Tom gat ekki neitað því vegna pappíranna sem höfðu fundist í jakkanum hans. Þeir spurðu Juan einskis, en eftir að hann hafði sagt þeim til nafns skrifuðu þeir lengi.

„Það er José bróðir minn sem er anarkisti, sagði Juan. Þið vitið vel að hann er ekki lengur hér. Ég tilheyri ekki neinum flokki, ég hef aldrei tekið þátt í stjórnámálum.“

Þeir svöruðu engu. Juan bætti við:

„Ég hef ekkert gert, ég vil ekki gjalda fyrir aðra.“

Varir hans titruðu. Vörður þaggaði niður í honum og fór með hann. Röðin var komin að mér:

„Heitir þú Pablo Ibbieta?“

Ég játaði því.

Maðurinn leit á blöðin sín og sagði við mig:

„Hvar er Ramon Gris?“

- Ég veit það ekki.
- Þú faldir hann á heimili þínu frá þeim 6.til 19.
- Nei.“

Þeir skrifuðu smástund og verðirnir fóru með mig fram. Á ganginum biðu Tom og Juan á milli tveggja varða. Við gengum af stað. Tom spurði annan vörðinn: „Hvað nú?“

- Hvað áttu við? sagði vörðurinn.
- Er þetta yfirheyrsla eða dómur?
- Þetta var dómurinn, sagði vörðurinn.
- Nú? Hvað ætla þeir að gera við okkur?“

Vörðurinn svaraði stuttur í spuna:

„Ykkur verður tilkynntur dómurinn í klefnum ykkar.“

Klefinn okkar var í raun ekki annað en einn af kjallarageymslum spítalans. Þar var dragsúgur og því ískalt. Við höfðum skolfið alla nóttina og um daginn hafði það verið litlu betra. Undanfarna fimm daga hafði ég dúsað í einangrunarklefa erkibiskupsdæmisins, í eins konar dýflissu sem hlaut að vera frá miðöldum. Þar sem fangarnir voru margir og plássið lítið, var þeim holað niður hvar sem var. Ég saknaði ekki klefans, mér hafði ekki verið kalt þar en ég var aleinn; það er leiðinlegt til lengdar. Í kjallaranum hafði ég félagsskap. Juan sagði varla neitt, hann var hræddur og þar að auki of ungur til að hafa eitthvað til málanna að leggja. En Tom var málgláður og hann var mjög góður í spænsku.

Í kjallaranum var bekkur og fjórar hálmdýnur. Þegar við vorum komnir þangað aftur settumst við og biðum án þess að segja neitt. Eftir smástund sagði Tom:

„Við erum búnir að vera.

– Það held ég líka, sagði ég, en ég held þeir geri ekkert við þann stutta.
– Þeir hafa ekkert á hann, sagði Tom. Hann er bróðir hermanns, það er allt og sumt.“

Ég leit á Juan; það var eins og hann heyrði ekki í okkur. Tom hélt áfram:

„Veistu hvað þeir gera í Saragossa? Þeir leggja mennina á veginn og keyra yfir þá á vörubílum. Marokkóskur liðhlaupi sagði okkur það. Þeir segja að það sé til að spara skotfærin.

– Það sparar ekki bensínið“ sagði ég.

Tom fór í taugarnar á mér: Hann hefði ekki átt að segja þetta.

„Liðsforingjar ganga um og fylgjast með þessu, reykjandi með hendur í vösum, bætti hann við. Heldurðu að þeir gangi frá þeim? Ertu vitlaus? Þeir skilja þá eftir öskrandi. Stundum í heilan klukkutíma. Marokkóiinn sagði að hann hefði næstum ælt í fyrsta skiptið.

– Ég held ekki að þeir geri þetta hér, sagði ég. Nema þeir eigi alls ekki skotfæri.“

Dagsbirtan kom inn um fjóra glugga og kringlótt op sem hafði verið gert í loftið vinstra megin. Þaðan mátti sjá til himins og það er í gegnum þetta kringlóttu gat, vanalega lokað með hlera, sem kolin voru losuð niður í kjallarann. Rétt fyrir neðan gatið var stór hrúga af kolasalla sem átti að nota til að kynda spítalann, en strax í byrjun stríðsins höfðu sjúklingarnir verið fluttir burt og kolin urðu eftir, ónotuð. Það rigndi meira að segja á þau af og til þar sem gleymst hafði að loka hleranum.

Tom byrjaði að skjálfa:

„Fjandinn hafi það, þá er ég aftur farinn að skjálfa.“

Hann stóð upp og fór að gera æfingar. Við hverja hreyfingu opnaðist skyrтан og það sást í hvíta, loðna bringuna. Hann lagðist á bakið, lyfti fótunum og saxaði; ég sá stóran rassinn titra. Tom var sterkbyggður en hann var of feitur. Ég hugsaði að bráðum myndu byssukúlur eða byssustingir rekast inn í þetta mjúka hold, eins og í smjörstykki. Það hafði ekki sömu áhrif á mig eins og ef hann hefði verið grannur.

Mér var ekki beint kalt, en ég fann hvorki fyrir öxlunum né handleggjunum lengur. Annað slagið fékk ég á tilfinninguna að mig vantaði eitthvað og ég byrjaði að leita í kringum mig að jakkanum mínum, og þá mundi ég allt í einu að þeir höfðu ekki látið mig hafa jakka. Það var fremur óþægilegt. Þeir höfðu gefið hermönnum sínum fötin okkar og það eina sem við fengum að halda voru skyrturnar – og þessar léreftsbuxur sem sjúklingar spítalans voru í megnið af sumrinu. Eftir smástund stóð Tom aftur upp og settist mäsandi hjá mér.

„Er þér aftur orðið hlýtt?

– Andskotinn, nei. En ég er móður.“

Um áttaleytið um kvöldið, kom foringi ásamt tveimur Falangistum. Hann hélt á blaði í hendinni. Hann spurði vörðinn:

„Hvað heita þeir, þessir þrír þarna?

– Steinbock, Ibbieta og Mirbal.“ sagði vörðurinn.

Foringinn setti á sig lonníettturnar og leit á listann:

„Steinbock ... Steinbock ... Hér er þetta. Þú hefur verið dæmdur til dauða. Þú verður tekinn af lífi í fyrramálið.“

Hann leit aftur:

„Hinir tveir líka, sagði hann.

– Það getur ekki verið, sagði Juan. Ekki ég.“

Foringinn leit undrandi á hann:

„Hvað heitir þú?

– Juan Mirbal, sagði hann.

– Jæja, nafnið þitt er hér, sagði foringinn, þú hefur verið dæmdur til dauða.

– Ég hef ekkert gert“, sagði Juan.

Foringinn yppti öxlum og snéri sér að Tom og mér.

„Eruð þið Baskar?

– Enginn okkar er Baski.“

Hann leit út fyrir að vera pirraður.

„Mér var sagt að hér væru þrír Baskar. Ég ætla ekki að eyða tímanum í að eltast við þá. Jæja, þið viljið þá líklega ekki prest?“

Við svöruðum ekki einu sinni. Hann sagði:

„Það kemur belgískur læknir eftir augnablik. Hann hefur leyfi til að vera hér hjá ykkur í nótt.“

Hann kvaddi að hermannaðið og fór út.

„Hvað sagði ég þér, sagði Tom. Við erum búnir að vera.

– Já, sagði ég, þetta er ansi harkalegt fyrir krakkann.“

Ég sagði það til að vera sanngjarn, en ég kunni ekki vel við hann. Andlitið á honum var of fíngert og afmyndað af ótta og þjáningu sem höfðu aflagað alla drætti. Þremur dögum fyrr var hann teprulegt barn, það getur verið hrífandi, en núna leit hann út eins og gamall hommi og ég hugsaði með mér að hann yrði aldrei aftur ungur, jafnvel þótt honum yrði sleppt. Það hefði ekki verið slæmt að sýna honum smá samúð, en ég hef óbeit á samúð; mér bauð frekar við honum.

Hann hafði ekki sagt neitt meira en hann var orðinn grár, andlit hans og hendur voru grá. Hann settist aftur og horfði á gólfið stórum, augum. Tom var góð sál, ætlaði að taka í handlegginn á honum en hann sleit sig lausan með ofsa og gretti sig.

„Láttu hann í friði, sagði ég lágt, þú sérð vel að hann er að fara að væla.“

Tom hlýddi treglega, hann hefði viljað hughreysta hann, það hefði haldið honum uppteknum og hann hefði ekki freistast til að hugsa um sjálfan sig. En það fór

í taugarnar á mér, ég hafði aldrei hugsað um dauðann af því að það hafði ekki verið tilefni til þess, en núna var stundin komin og það var ekkert annað að gera en að hugsa um dauðann.

Tom fór að tala:

„Hefur þú kálað einhverjum?“ spurði hann.

Ég svaraði ekki. Hann fór að útlista fyrir mér að hann hefði drepit sex síðan í byrjun ágúst. Hann gerði sér ekki grein fyrir ástandinu og ég sá vel að hann *vildi* ekki gera sér grein fyrir því. Ég var ekki alveg búinn að átta mig á þessu sjálfur, ég velti því fyrir mér hvort maður þjáðist mikið, ég hugsaði um byssukúlnar, ég ímyndaði mér hvernig þær smugu brennandi í gegnum líkama minn. Allt það var óviðkomandi hinni raunverulegu spurningu, en ég var rólegur: Við höfðum alla nóttina til að skilja. Eftir smástund hætti Tom að tala og ég leit útundan mér á hann; ég sá að hann var orðinn grár líka og að hann leit vesældarlega út. Ég sagði við sjálfan mig: „Þá byrjar það.“ Það var næstum komin nótt, dauf skíma smaug í gegnum gluggana og kolahrúguna og myndaði stóran blett undir himninum. Í gegnum gatið á loftinu sá ég nú þegar eina stjörnu; nóttin yrði stjörnubjört og nístingsköld.

Dyrnar opnuðust og tveir verðir komu inn. Með þeim var ljóshærður maður í belgískum einkennisbúningi. Hann heilsaði okkur.

„Ég er lækni, sagði hann. Ég hef leyfi til að hjálpa ykkur í þessum erfiðu aðstæðum.“ Hann hafði þýða og fyrirmannlega rödd. „Hvaða erindi átt þú hingað?“ sagði ég við hann.

– Ég er til reiðu fyrir ykkur. Ég mun gera allt sem ég mögulega get til að þessar fáu klukkustundir verði ykkur ekki eins þungbærar.

– Af hverju komstu til okkar? Það eru fleiri, spítalinn er fullur af mönnum.

– Ég var sendur hingað, svaraði hann óræður á svip.

„Ah! Viljið þið ekki reykja? bætti hann við í skyndi. Ég er með sígarettur og líka vindla.“

Hann bauð okkur enskar sígarettur og purosvindla, en við afþökkuðum. Ég leit í augun á honum og hann virtist vandræðalegur. Ég sagði við hann: „Þú komst ekki hingað af meðaumkun. Reyndar þekki ég þig. Ég sá þig með fasistunum í húsagarði búðanna daginn sem ég var handtekinn.“

Ég ætlaði að segja meira en allt í einu helltist eitthvað yfir mig sem kom mér á óvart: Nærvera þessa læknis hætti skyndilega að vekja áhuga minn. Venjulega þegar ég tek einhvern fyrir þá sleppi ég honum ekki. Og samt missti ég löngunina til að

tala; ég yppti öxlum og leit undan. Skömmu síðar leit ég upp, hann fylgdist með mér af forvitni. Verðirnir voru sestir á hálmþýnu. Pedro, þessi hái og granni, snéri þumalfingrunum, hinn hristi höfuðið annað slagið til að halda sér vakandi.

„Viltu fá ljós?“ spurði Pedro lækninn allt í einu. Hann kinkaði kalli: Ég held að hann hafi verið álíka greindur og viðardrumbur, en eflaust var hann ekki vondur maður. Þegar ég horfði í köld, blá augu hans þá virtist mér sem skortur á ímyndunarafli væri hans stærsta synd. Pedro fór út og kom aftur með olíulampa sem hann setti yst á bekkinn. Hann lýsti illa, en það var betra en ekkert, daginn áður höfðum við ekki fengið ljós. Ég horfði dágóða stund á ljóshringinn sem lampinn varpaði á loftið. Ég var heillaður. Síðan rankaði ég skyndilega við mér, bjarminn af ljósinu dofnaði og mér fannst ég vera að kremjast undir gríðarmiklum þunga. Það var hvorki tilhugsunin um dauðann né óttinn, þetta var eitthvað ókunnugt og án nafns. Mig sveið í kinnarnar og ég fann til í höfðinu.

Ég hristi mig og leit á félagu mína tvo. Tom hafði falið höfuðið í höndum sér, ég sá bara feitan og hvítan hnakkann á honum. Juan litli var verst á sig kominn, hann var með opinn munn og nasirnar titruðu. Læknirinn fór til hans og lagði höndina á öxl hans eins og til að hughreysta hann, en augun í honum voru jafnköld. Síðan sá ég höndina á Belganum strjúkast svo lítið bar á niður eftir handleggnum á Juan alveg að úlnliðnum. Juan var kyrr og lét þetta yfir sig ganga. Belginn tók annars hugar um úlnliðinn á honum með þremur fingrum, bakkaði örlítið og kom sér þannig fyrir að hann snéri baki í mig. En ég hallaði mér aftur og sá hann líta augnablik á úrið sitt, án þess að sleppa úlnliðnum á stráknum. Eftir smástund lét hann máttlausu hendina falla og hallaði sér upp að veggnum, síðan var eins og hann hefði allt einu munað eftir einhverju mjög mikilvægu sem yrði að skrifa niður á stundinni; hann tók minnisbók upp úr vasanum og hripaði þar niður nokkrar línur. „Drullusokkurinn, hugsaði ég reiðilega, það er eins gott að hann komi ekki til að þreifa á púlsinum á mér, annars fær hann einn á kjaftinn.“

Hann kom ekki en ég fann að hann horfði á mig. Ég leit upp og endurgalt augnaráð hans. Hann sagði ópersónulegri röddu:

„Maður skelfur hér inni, finnst þér það ekki.“

Honum leit út fyrir að vera kalt, hann var blár af kulda.

„Mér er ekki kalt,“ svaraði ég honum.

Hann starði á mig án þess að líta undan.

Allt í einu skildi ég og strauk hendi yfir andlitið; ég var gegnblautur af svita. Í þessum kjallara, um hávetur, í dragsúgi, svitnaði ég. Ég renndi fingrunum í gegnum hárið sem var þvalt af svitanum og þá tók ég eftir að skyrtan mín var rök og límdu við líkamann. Ég hafði rennsvitnað í að minnsta kosti klukkutíma án þess að finna fyrir neinu. En það hafði ekki farið framhjá Belgasvíninu; hann hafði séð dropana renna eftir kinnunum og hann hafði hugsað: Þetta er til merkis um næstum sjúklegt skelfingarástand og honum hafði fundist hann vera eðlilegur af því að honum var kalt og var stoltur af því. Mig langaði að standa upp og fara og lemja hann í klessu, en ég var ekki fyrr risinn upp að skömm mín og reiði þurrkuðust út; ég lagðist áhugalaus aftur á bekkinn.

Ég lét mér nægja að nudda á mér hálsinn með vasaklútinum mínum af því að nú fann ég fyrir svitanum sem draup af hárinu niður á hálsinn og það var óþægilegt. Ég gafst reyndar fljótlega upp á því að nudda mig, það var ekki til neins. Það hefði verið hægt að vinda vasaklútinn og ég hélt áfram að svitna. Ég svitnaði líka á rassinum og rakar buxurnar límdust við bekkinn.

Juan sagði allt í einu.

„Ertu læknir?“

– Já, sagði læknirinn.

– Þjáist maður ... lengi?

– Ó! Þegar ... ? Nei, nei sagði Belginn föðurlegum rómi, þetta tekur fljótt af.“

Það var eins og hann væri að róa sjúkling.

„En ég ... mér var sagt ... að það þyrfti oft að hleypa tvisvar af.“

– Stundum, sagði Belginn og kinkaði kalli. Það getur gerst að kúlaregnið hitti engin mikilvæg líffæri.

– Þarf þú að hlaða rifflana og miða aftur? “

Hann hugsaði málið og bætti svo við rómri röddu.

„Það tekur tíma!“

Hann var dauðhræddur við að finna til og hann hugsaði bara um það, það var aldurinn. Ég hugsaði ekki mikið um það lengur og það var ekki óttinn við að þjást sem fékk mig til að svitna. Ég stóð upp og gekk að kolasallahrúgunni. Tom tók viðbragð og leit á mig hatursfullu augnaráði, marrið í skónum mínum fór í taugarnar á honum. Ég velti fyrir mér hvort andlitið á mér væri eins guggið og hans, ég sá að hann svitnaði líka. Himinninn var stórkostlegur, engin birta smaug inn í þetta dimma skot og ég þurfti aðeins að líta upp til að koma auga á Stóra-Björn. En nú var þetta

ekki eins og áður. Tveimur dögum fyrr, í dýflissu erkibiskupsdæmisins, gat ég séð stóran hluta af himninum og hver klukkustund dagsins kallaði fram ólíkar minningar. Á morgnana þegar himinninn var ljósblár og bjartur varð mér hugsað til stranda Atlantshafsins; um hádegið sá ég sólina og mundi eftir bar í Sevilla þar sem ég drakk Manzanillasérrí og borðaði ansjósur og ólívur. Um eftirmiðdaginn var ég í forsælunni og hugsaði um djúpan skuggann sem breiddi úr sér á öðrum helmingi nautaatsleikvangsins á meðan hinn helmingurinn var baðaður í sól. Það var reglulega erfitt að sjá þannig alla jörðina endurspeglast í himninum. En núna gat ég horft út í loftið eins og ég vildi, himinninn minnti mig ekki lengur á neitt. Mér fannst það betra. Ég fór og settist aftur við hliðina á Tom. Það leið löng stund.

Tom fór að tala lágri röddu. Hann þurfti alltaf að tala, án þess missti hann sjónar á sjálfum sér þegar hann hugsaði. Ég held hann hafi verið að tala við mig en hann horfði ekki á mig. Eflaust var hann hræddur við að sjá mig eins og ég var, grár og sveittur, við vorum alveg eins og þetta var verra en að sjá sig í spegli. Hann horfði á Belgann, þann lifandi.

„Skilur þú eitthvað? sagði hann. Ég skil ekki.“

Ég byrjaði líka að tala lágri röddu. Ég horfði á Belgann.

„Hvað, hvað er það?“

– Ég skil ekki hvað það er sem bíður okkar.“

Það var sérkennileg lykt í kringum Tom. Mér fannst ég vera næmari fyrir lykt en venjulega. Ég glotti.

„Þú skilur rétt bráðum.“

– Það er ekki víst, sagði hann þrjúskulega. Ég vil alveg vera hugrakkur, en ég þyrfti að minnsta kosti að vita ... Heyrðu, það verður farið með okkur út í húsagarðinn. Mennirnir raða sér upp fyrir framan okkur. Hvað verða þeir margir?

– Ég veit það ekki, fimm eða átta. Ekki fleiri.

– Allt í lagi. Þeir verða átta. Það verður kallað til þeirra: „Miðið“ og ég sé átta ríffla beinast að mér. Mér finnst eins og ég muni vilja fara inn í vegginn, ég mun þrýsta bakinu að honum af alefli og veggurinn mun veita viðnám, eins og í martröðum. Ég get ímyndað mér þetta allt. O, ef þú bara vissir hvernig ég get ímyndað mér þetta.

– Allt í lagi! sagði ég við hann, ég get líka ímyndað mér það.

– Það hlýtur að vera mjög vont. Þú veist þeir miða á augun og munninn til að afskræma, bætti hann meinfýsinn við. Ég finn nú þegar fyrir sárunum, síðasta

klukkutímamann hef ég fundið sársauka í höfðinu og hálsinum. Ekki alvöru sársauka, þetta er verra; það er sársaukinn sem ég kem til með að finna í fyrramálið. En hvað svo?“

Ég skildi vel hvað hann var að reyna að segja, en ég vildi ekki gefa það til kynna. Ég fann líka fyrir sársauka í líkamanum, eins og fjölda lítilla sára. Ég gat ekki vanist þessu en ég var eins og hann, mér fannst þetta ekki skipta neinu máli.

„Svo, sagði ég hranalega, verður þú kominn undir græna torfu.“

Hann fór að tala við sjálfan sig og tók ekki augun af Belganum. Sá síðarnefndi leit ekki út fyrir að vera að hlusta. Ég vissi til hvers hann var kominn, hann hafði ekki áhuga á því sem við hugsuðum; hann var kominn til að fylgjast með líkómum okkar, líkómum heyja dauðastríð.

„Þetta er eins og í martröðum, sagði Tom. Maður vill hugsa um eitthvað, maður hefur allan tímann á tilfinningunni að það sé alveg að koma, að maður muni skilja og síðan rennur það manni úr greipum, maður missir sjónar á því. Ég segi við sjálfan mig: Það tekur ekkert við. En ég veit ekki hvað það þýðir. Það koma augnablik þar sem mér tekst það næstum.. og síðan er það farið. Ég fer að hugsa aftur um sársaukann, um byssukúlur, um hvellina. Ég er efnishyggjumaður, ég sver það, ég er ekki að verða brjáláður. En það er eitthvað sem ekki gengur upp. Ég sé líkið af mér, það er ekki erfitt, en það er *ég sjálfur* sem sé það með *mínum* eigin augum. Ég þyrfti að geta hugsað – hugsað að ég sjái ekkert lengur, að ég heyri ekkert lengur og að lífið haldi áfram hjá hinum. Manni er ekki eiginlegt að hugsa þannig, Pablo. Trúðu mér, það hefur þegar gerst að ég hef vakað alla nóttina og beðið eftir einhverju. En þetta hér, þetta er ekki það sama, þetta kemur aftan að okkur og við verðum ekki undir það búnir.

– Haltu kjafti, sagði ég, viltu að ég kalli á skrifstofu?“

Hann svaraði ekki. Ég hafði tekið eftir að hann hafði tilhneigingu til að vera spámannslegur og að kalla mig Pablo hljómlausri röddu. Mér líkaði það ekki vel, en Írar eru víst allir þannig. Ég fann ógreinilega þvaglykt af honum. Innst inni hafði ég ekki mikla samúð með Tom og ég skildi ekki hvers vegna ég hefði átt að hafa meiri samúð með honum af þeirri ástæðu að við áttum að deyja saman. Það hefði verið öðruvísi með sumum öðrum. Til dæmis með Roman Gris. En með Tom og Juan fannst mér ég vera einn. Reyndar kunni ég því betur, með Ramon hefði ég kannski orðið meyr. En á þeirri stundu var ég sérlega harður af mér og ég vildi halda áfram að vera harður.

Hann hélt áfram að tuldra eins og til að dreifa huganum. Hann talaði eflaust til að stilla sig um að hugsa. Hann lyktaði sterkt af þvagi eins og gamlir blöðruhálskirtilssjúklingar gera. Auðvitað var ég sammála honum, allt sem hann sagði hefði ég sjálfur getað sagt: Það er ekki *eðlilegt* að deyja. Og frá þeirri stundu að ég hafði verið dæmdur til dauða, fannst mér ekkert vera eðlilegt lengur, hvorki kolasallahrúgan, bekkurinn, né óþverrasvipurinn á Pedro. Ég var óánægður með að hugsa það sama og Tom. Þó vissi ég að alla nóttina, fimm mínútum til eða frá, myndum við hugsa um hlutina á sama tíma, svitna eða skjálfa á sama tíma. Ég horfði á hann frá hlið og í fyrsta sinn virtist mér hann skrytinn: Dauðinn sást á andliti hans. Stolt mitt var sært, í tuttugu og fjóra tíma hafði ég lifað við hlið Toms, ég hafði hlustað á hann, ég hafði talað við hann og ég vissi að við áttum ekkert sameiginlegt. Og núna vorum við eins og tvíburabræður, einfaldlega af því að við áttum að drepast saman. Tom tók í hönd mér án þess að líta á mig:

„Pablo, ég er að velta því fyrir mér ... ég er að velta því fyrir mér hvort það sé rétt að við verðum að engu.“ Ég dró að mér höndina og sagði við hann:

„Líttu á milli fótanna á þér, auminginn þinn.“

Það var blettur á milli fóta hans og það féllu dropar af buxunum.

„Hvað er þetta? sagði hann í ofboði.

– Þú meigst á þig, sagði ég.

– Það er ekki rétt, sagði hann öskureiður, ég pissa ekki, ég finn ekki fyrir neinu.“

Belginn kom nær og spurði með falskri umhyggju:

„Líður þér illa?“

Tom svaraði ekki. Belginn leit á blettinn án þess að segja neitt.

„Ég veit ekki hvað það er, sagði Tom styggur, en ég er ekki hræddur, ég get svarið að ég er ekki hræddur.“

Belginn svaraði ekki. Tom stóð upp pissaði úti í horni. Hann kom aftur, hnepti upp buxnaklaufinni, settist og sagði ekki orð meir. Belginn skrifaði eitthvað niður.

Við horfðum á hann allir þrír af því hann var lifandi. Hann hafði látbragð þess sem er lifandi, áhyggjur þess sem er lifandi, hann skalf í þessum kjallara eins og þeir gera sem eru lifandi. Líkami hans var hraustlegur og lét vel að stjórn. Við hinir fundum ekki lengur fyrir líkómum okkar, í öllu falli ekki á sama hátt. Mig langaði að

þreifa á buxunum mínum, á milli fótanna, en ég þorði það ekki. Ég horfði á Belgann, beinan í baki, með fullkomna stjórn á líkamanum – og sem gat hugsað um morgundaginn. Við vorum þarna þrír blóðlausir skuggar, við horfðum á hann og sugum í okkur líf hans eins og vampírur.

Hann endaði á því að fara til vesalings Juan. Ætlaði hann að þreifa á hnakkanum á honum af faglegru ástæðu eða var hann drifinn áfram af kærleika? Ef það var kærleikur, þá var það í fyrsta og eina skiptið alla nóttina. Hann strauk höfuðið og hálsinn á Juan. Strákurinn lét það viðgangast án þess að taka af honum augun, svo greip hann allt í einu í höndina á honum og leit undarlega á hana. Hann tók hönd Belgans á milli sinna og það var ekkert aðlaðandi við þær, þessar gráu hendur sem þrýstu þessa feitu, rauðu hönd. Ég vissi vel hvað var í vændum og Tom hlýtur að hafa vitað það líka, en Belginn var grandalaus og hann brosti föðurlega. Eftir smástund bar sá litli feitan, rauðan hramminn að munnum og ætlaði að bíta í hann. Belginn kippti hendinni að sér og hörfaði hrasandi að veggnum. Í eina sekúndu horfði hann á okkur með hryllingi, það hlaut allt í einu að hafa runnið upp fyrir honum að við vorum ekki menn eins og hann. Ég fór að hlæja og annar varðanna hrökk við. Hinn hafði sofnað, það sást í hvítuna á galopnum augunum.

Ég var í senn þreyttur og yfirspenntur. Ég vildi ekki lengur hugsa um það sem beið mín í dögum, um dauðann. Það hafði enga merkingu, ég fann bara innantóm orð. En um leið og ég reyndi að hugsa um eitthvað annað sá ég rifflana beinast að mér. Ég hlýt að hafa upplifað aftöku mína tuttugu sinnum í röð, eitt skiptið hélt ég meira að segja að það væri í alvöru, ég hlaut að hafa sofnað í eina mínútu. Þeir drógu mig að veggnum og ég barðist um og baðst afsökunar. Ég hrökk upp með andfælum og sá Belgann. Ég var hræddur um að hafa hrópað upp úr svefninum, en hann slétti úr yfirvararskegginu og hafði ekki tekið eftir neinu. Ef ég hefði viljað, þá held ég að ég hefði getað sofið í smástund. Ég hafði vakað í fjörtíu og átta tíma og var uppgefinn. En mig langaði ekki að glata tveimur tímum af lífi. Þeir kæmu og vektu mig í dögum og svefndrúkkinn myndi ég fylgja þeim. Ég myndi geispa golunni án þess að segja múkk og það vildi ég ekki. Ég vildi ekki að deyja eins og skepna, ég vildi skilja. Auk þess óttaðist ég að fá martraðir. Ég stóð upp, gekk fram og aftur og til að dreifa huganum fór ég að hugsa um líf mitt hingað til. Minningarnar helltust yfir mig í einni bendu. Þær voru góðar og slæmar, eða svo kallaði ég þær *áður*. Það voru andlit og atburðir. Ég sá fyrir mér andlitið á ungum nautabana sem hafði verið stangaður á hol í Valencia á Feriunni, ég sá andlit eins frænda míns, andlit Ramon Gris. Ég

rifjaði ýmislegt upp: að ég hafði verið atvinnulaus í þrjá mánuði árið 1926, að ég hafði verið að því kominn að drepast úr hungri. Ég mundi eftir nóttu sem ég hafði eytt á bekk í Grenada, ég hafði ekki borðað í þrjá daga og ég var bálvondur, ég vildi ekki drepast. Ég brosti að þessu. Ég eltist við hamingjuna, við konur, við frelsi, af þvítílu harðfylgi. Til hvers? Ég hafði viljað frelsa Spán, ég dáði Pi y Margall, ég hafði gengið í anarkistahreyfinguna, ég hafði talað á fjöldafundum, ég tók allt alvarlega eins og ég hefði verið ódauðlegur.

Á því augnabliki hafði ég á tilfinningunni að ég ætti allt lífið framundan og ég hugsaði: „Þetta er bölvuð lygi.“ Lífið var einskis virði fyrst því var lokið. Ég velti því fyrir mér hvernig ég hefði getað þvælst um og skemmt mér með stelpum, ég hefði ekki lyft litlafingri ef það hefði hvarflað að mér að ég myndi deyja svona. Líf mitt var fyrir framan mig, harðlokað eins og poki, en samt var allt það sem var ofaní óklárað. Eitt augnablik reyndi ég að dæma það. Ég hefði viljað segja við sjálfan mig: Þetta er gott líf, en það var ekki hægt að dæma það, þetta var uppkast. Ég hafði eytt tímanum í að draga línur, ég hafði ekkert skilið. Ég fann ekki fyrir neinni eftirsjá, það var hellingur sem ég hefði getað hugsað til með söknuði, bragðið af manzanillasérrí eða böðin sem ég fór í á sumrin í lítilli vík rétt hjá Cadix, en dauðinn hafði rofið alla töfra.

Allt í einu fékk Belginn frábæra hugmynd.

„Kæru vinir, sagði hann við okkur. Með þeim fyrirvara að heryfirvöld veiti samþykki sitt, get ég tekið að mér að koma kveðju frá ykkur til þeirra sem þykir vænt um ykkur ...“

Tom urraði:

„Ég á engan.“

Ég svaraði engu. Tom beið aðeins og virti mig síðan undrandi fyrir sér.

„Ætlar þú ekkert að segja við Conchu?“

Nei.“

Ég fyrirleit þessa viðkvæmu samkennd. Það var mér að kenna, ég hafði talað um Conchu nóttina áður. Ég hefði átt að halda aftur af mér. Ég hafði verið með henni í ár. Bara daginn áður hefði ég höggvið af mér handlegginn með exi til að fá að sjá hana aftur í fimm mínútur. Ég réði ekki við mig og þess vegna hafði ég talað um hana. Núna langaði mig ekki til að sjá hana aftur, ég hafði ekkert við hana að segja. Ég hefði ekki einu sinni viljað þrýsta henni að mér, ég hafði andstyggð á líkama mínum af því að hann var orðinn grár og hann svitnaði – og ég var ekki viss um

nema mér byði við líkama hennar. Concha myndi gráta þegar hún frétti af dauða mínum, í nokkra mánuði myndi hana ekki langa til að lifa lengur. Samt var það ég sem var að fara að deyja. Ég hugsaði um fallegu, blíðu augun hennar. Þegar hún horfði á mig var eins og eitthvað bærisk frá henni til mín, en ég taldi að því væri lokið: Ef hún horfði á mig *núna* yrði augnaráð hennar áfram hjá henni, það flyttist ekki til mín. Ég var einn.

Tom var líka einn, en ekki á sama hátt. Hann sat kloffvega og horfði á bekkinn með einhvers konar brosi og undrunarsvip. Hann teygði fram höndina og snerti viðinn varlega eins og hann væri hræddur um að brjóta eitthvað, síðan kippti hann höndinni skjálfandi að sér. Ef ég hefði verið Tom, þá hefði ég ekki dundað mér við að snerta bekkinn. Þetta voru bara írsk látalæti. Hlutirnir komu mér reyndar líka undarlega fyrir sjónir, þeir voru máðari, ekki eins þéttir og vanalega. Ég þurfti ekki að líta á bekkinn, lampann, kolasallahrúguna, til að skynja að ég var að fara að deyja. Að sjálfsögðu gat ég ekki séð dauða minn fyrir mér með skýrum hætti, en ég sá hann út um allt, á hlutunum, hvernig þeir höfðu dregið sig til baka og héldu sig til hlés, hljóðlega eins og fólk sem talar lágt við sjúkrabeð deyjandi manns. Það var hans *eigin* dauði sem Tom snerti á bekknum.

Í því ástandi sem ég var, ef mér hefði verið sagt að ég gæti snúið í rólegheitunum aftur heim, að mér væri borgið, þá hefði mér staðið á sama. Hvort maður bíður í nokkrar stundir eða nokkur ár skiptir engu þegar maður hefur glatað þeirri talsýn að maður sé eilífur. Ekkert skipti mig máli lengur, í vissum skilningi var ég rólegur. En það var skelfileg ró – vegna líkama míns. Líkami minn; ég sá með hans augum, ég heyrði með hans eyrum, en þetta var ekki lengur ég. Hann svitnaði og skalf af eigin rammleik og ég þekkti hann ekki lengur. Ég varð að snerta hann og horfa á hann til að sjá hvað um hann yrði, eins og um líkama einhvers annars hefði verið að ræða. Öðru hverju fann ég enn fyrir honum, mér fannst ég detta, eins og þegar maður er í flugvél sem tekur dýfu, eða þá að ég fann hjartað slá. En það róaði mig ekki, allt sem kom frá líkama mínum var í meira lagi skuggalegt. Megnið af tímanum var hann þögull og kyrr og ég skynjaði ekki lengur neitt annað en einhvers konar þyngsli, ógeðfellda nærveru þétt við mig, mér fannst ég vera fastur við gríðarstórt meindýr. Einhvern tíma þreifaði ég á buxunum mínum og fann að þær voru rakar. Ég vissi ekki hvort þær voru blautar af svita eða þvagi, en til vonar og vara fór ég og pissaði á kolasallahrúguna.

Belginn dró upp úrið sitt og leit á það. Hann sagði:

„Klukkan er hálfjögur.“

Helvítið! Hann hlaut að gera þetta viljandi. Tom stökk á fætur; við höfðum ekki gert okkur grein fyrir að tíminn leið. Nóttin umlukti okkur eins og formlaus, dimmur massi og ég mundi ekki einu sinni að hún var skollin á.

Juan litli fór að veina. Hann néri höndunum saman, hann grátbað:

„Ég vil ekki deyja, ég vil ekki deyja.“

Hann hljóp þvert yfir kjallarann og lyfti upp handleggjunum, síðan féll hann kjökrandi niður á eina dýnuna. Tom horfði dapurlega á hann og langaði ekki lengur til að hughreysta hann. Það var reyndar ekki til neins, strákurinn lét meira í sér heyra en við, en þetta snerti hann minna. Hann var eins og sjúklingur sem ver sig með sótthita gegn veikindum sínum. Það er miklu alvarlegra þegar það er ekki einu sinni um sótthita að ræða.

Hann grét og ég sá vel að hann vorkenndi sjálfum sér; hann hugsaði ekki um dauðann. Eina sekúndu, eina litla sekúndu langaði mig líka til að gráta, gráta af sjálfsvorkunn. En það sem gerðist var hið gagnstæða, ég leit snöggt á strákgreyið, ég sá grannar axlir hans hristast af ekka og mér fannst ég ekki vera mennskur. Ég gat hvorki haft meðaumkun með öðrum né með sjálfum mér. Ég hugsaði með mér: „Ég vil deyja með reisn.“

Tom var staðinn upp, hann kom sér fyrir beint undir kringlóttu opinu og beið dagsins. Ég var þrjóskur, ég vildi deyja með reisn og það var það eina sem ég hugsaði um. En undir niðri, frá því að lækurinn hafði sagt okkur hvað klukkan væri, skynjaði ég tímann sem leið jafnt og þétt, mínútu eftir mínútu.

Það var enn dimmt þegar ég heyrði rödd Toms:

„Heyrir þú?“

– Já.“

Menn gengu í húsagarðinum.

„Hvað eru þeir eiginlega að fara að gera? Ekki geta þeir skotið í myrkrinu.“

Eftir smástund heyrðum við ekki lengur neitt.

Ég sagði við Tom:

„Jæja, það er kominn dagur.“

Pedro stóð geispanði upp og fór og blés á lampann. Hann sagði við félagasinn:

„Djöfulsins kuldi.“

Kjallarinn var allur orðinn grár. Við heyrðum byssuskot í fjarska.

„Þetta er byrjað, sagði ég við Tom, þeir hljóta að gera þetta í bakgarðinum.“

Tom bað lækinn um að gefa sér sígarettu. Ég vildi ekki reykja, ég vildi hvorki sígarettur né áfengi. Frá þessu augnabliki skutu þeir stanslaust.

„Botnar þú eitthvað í þessu.“ sagði Tom.

Hann ætlaði að bæta einhverju við en þagnaði og horfði á dyrnar. Þær opnuðust og lautinant kom inn ásamt fjórum hermönnum. Tom fleygði sígarettunni.

„Steinbock?“

Tom svaraði ekki. Það var Pedro sem benti á hann.

„Juan Mirbal?“

– Það er þessi sem er á dýnunni.

– Stattu upp,“ sagði lautinantinn.

Juan hreyfði sig ekki. Tveir hermenn tóku undir handleggina á honum og reistu hann upp. En um leið og þeir slepptu honum þá hneig hann aftur niður.

Hermennirnir hikuðu.

„Þetta er ekki sá fyrsti sem líður illa, sagði liðsforinginn. Þið tveir berið hann, við finnum út úr þessu á eftir.“

Hann sneri sér að Tom:

„Förum, komið.“

Tom fór á milli tveggja hermanna. Hinir tveir fylgdu á eftir, þeir héldu undir handleggi og hnésbætur þess litla. Hann var ekki meðvitundarlaus, augun voru galopin og tárinn runnu niður kinnar hans. Þegar ég ætlaði að fara, stöðvaði lautinantinn mig:

„Ert þú Ibbieta?“

– Já.

– Þú átt að bíða hér, þú verður sóttur á eftir.“

Þeir fóru. Belginn og fangaverðirnir tveir fóru líka; ég varð einn eftir. Ég skildi ekki hvað var að gerast, en ég hefði frekar viljað að þeir hefðu lokið þessu strax. Ég heyrði byssuskot með næstum reglulegu millibili, ég hrökk við í hvert sinn. Mig langaði að öskra og rífa í hárið á mér, en ég beit saman tönnum og tróð höndunum í vasana af því að ég vildi halda reisu minni.

Klukkutíma síðar komu þeir að sækja mig og fóru með mig upp á fyrstu hæð, inn í lítið herbergi sem lyktaði af vindlum og mér fannst kæfandi heitt þar inni. Þar sátu tveir liðsforingjar reykjandi í hægindastólum, með pappíra á hnjánum.

„Heitir þú Ibbieta?“

– Já.

– Hvar er Ramon Gris?

– Ég veit það ekki.“

Sá sem yfirheyrði mig var lágvaxinn og feitlaginn. Augnaráðið var hart á bak við gleraugun. Hann sagði við mig:

„Komdu nær.“

Ég færði mig nær. Hann stóð upp, tók um handleggina á mér og horfði á mig eins og hann vildi að ég hyrfi af yfirborði jarðar. Á sama tíma kleip hann af öllu afli í upphandleggsvöðvana. Það var ekki til að meiða mig, þetta var leikur, hann vildi sýna vald sitt. Honum fannst líka nauðsynlegt að blása andfýlunni beint framan í mig. Við stóðum svona um stund og mig langaði mest til að hlæja. Það þarf miklu meira en þetta til að hræða mann sem stendur frammi fyrir dauðanum, þetta hafði engin áhrif. Hann ýtti mér harkalega frá sér og settist aftur. Hann sagði:

„Það er þitt líf eða hans. Þú færð að lifa ef þú segir okkur hvar hann er.“

Þessir tveir skreyttu menn með svipurnar sínar og stígvélin, þeir voru þrátt fyrir allt menn sem myndu deyja. Aðeins seinna en ég, en ekki svo mjög. Og þeir eyddu tímanum í að finna nöfn í pappírshrúgunni, þeir eltust við aðra menn til að loka þá inni eða drepa þá. Þeir höfðu skoðanir á framtíð Spánar og ýmsu öðru. Mér fannst þessar lítilvægu athafnir þeirra hneykslanlegar og hjákátlegar, ég gat ekki lengur sett mig í þeirra spor, mér fannst þeir vera brjálaðir.

Feiti, lágvaxni maðurinn horfði enn á mig og sló í sífellu svipunni í stígvélin. Allt hans látbragð gerði það að verkum að hann líktist grimmu villidýri.

„Jæja, er það skilið?”

– Ég veit ekki hvar Gris er, svaraði ég. Ég hélt hann væri í Madrid.“

Hinn liðsforinginn lyfti makindalega fölrí höndinni. Þetta áhugaleysi var líka úthugsað. Ég sá allar þessar litlu brellur og ég furðaði mig á því að til væru menn sem hefðu gaman af svona löguðu.

„Þú hefur korter til að hugsa um þetta, sagði hann hægt. Farið með hann inn í línherbergið, þið náði í hann eftir korter. Ef hann neitar enn verður hann strax tekinn af lífi.“

Þeir vissu hvað þeir voru að gera: Ég hafði eytt nóttunni í bið, eftir það höfðu þeir látið mig bíða klukkutíma í viðbót í kjallaranum á meðan þeir skutu Tom og Juan og núna lokuðu þeir mig inni í línherberginu. Þeir hlutu að hafa undirbúið þetta

daginn áður. Þeir héldu að taugarnar gæfu sig á endanum og þannig vonuðust þeir til að ná tókum á mér.

Þeim skjátláðist hrápalega. Ég settist á koll í línherberginu vegna þess að ég var þreyttur og ég fór að hugsa. Þó ekki um það sem þeir höfðu stungið upp á. Auðvitað vissi ég hvar Gris var, hann faldi sig hjá frændum sínum fjóra kílómetra fyrir utan borgina. Ég vissi líka að ég myndi ekki koma upp um felustað hans, nema ef þeir pyntuðu mig (þeir virtust samt ekki vera að velta því fyrir sér). Allt þetta var algjörlega frágengið, óhagganlegt og vakti engan veginn áhuga minn. Ég hefði bara viljað skilja hvers vegna ég hegðaði mér svona. Ég vildi frekar drepast en að framselja Gris. Af hverju? Mér þótti ekki lengur vænt um Ramon Gris. Vinátta mín við hann dó rétt fyrir dögun, á sama tíma og ást mín á Conchu, á sama tíma og lífslöngunin. Eflaust bar ég enn virðingu fyrir honum, þetta var hörkutól. En það var ekki þess vegna sem ég samþykkti að deyja í hans stað, hans líf var ekki meira virði en mitt; ekkert líf var nokkurs virði. Það átti að stilla manni upp við vegg og skjóta á hann þar til hann dræpist. Hvort það var ég eða Gris eða einhver annar skipti engu máli. Ég vissi vel að hann var mikilvægari fyrir Spán en ég, en ég gaf skít í Spán og anarkismann, ekkert skipti máli lengur. En þarna var ég samt, ég gat bjargað eigin skinni með því að framselja Gris og ég neitaði mér um það. Mér fannst það frekar brotlegt, þetta var þrjóska. Ég hugsaði:

„En sú þrjóska!“ og ég var gripinn ákafri gleði.

Þeir komu að sækja mig og fóru með mig til liðsforingjana tveggja. Mér til skemmtunar skaust rotta milli fóta okkar. Ég snéri mér að öðrum Falangistanum og sagði:

„Sástu rottuna?“

Hann svaraði ekki, hann var þungur á brún og tók sjálfan sig alvarlega. Mig langaði til að hlæja, en ég hélt aftur af mér því ég var hræddur um að geta ekki hætt ef ég byrjaði. Falangistinn var með yfirvararskegg. Ég hélt áfram:

„Það þyrfti að klippa á þér yfirvararskeggið, bjáni.“ Mér fannst furðulegt að hann, lifandi maðurinn skyldi leyfa hárum að ráðast á andlitið. Hann sparkaði í mig án mikillar sannfæringar og ég þagnaði.

„Jæja, sagði feitlagni liðsforinginn, ertu búinn að hugsa þig um?“

Ég horfði forvitinn á þá eins og um sjaldgæfa skordýrategund væri að ræða. Ég sagði við þá:

„Ég veit hvar hann er. Hann er í felum í kirkjugarðinum. Í grafhýsi eða vinnuskúr grafaranna.“

Það var til að gera þeim grikk. Mig langaði til að sjá þá standa upp, spenna beltin og gefa skipanir, eins og mikið lægi við.

Þeir stukku á fætur.

„Förum þangað. Moles, farðu og biddu lautinant Lopez um fimmtán menn. Og þú! sagði sá lágvaxni, feiti, ef þú hefur sagt satt mun ég standa við loforðið. En ef þú ert að blekkja okkur verður það þér dýrkeypt.“

Þeir fóru með miklum gauragangi og ég beið rólegur í umsjá Falangistanna. Ég brosti annað slagið af því að ég hugsaði um svipinn sem kæmi á þá. Mér fannst ég vera heimskur og illkvittinn. Ég sá þá fyrir mér lyfta legsteinunum, opna dyrnar á grafhvelvingunum, eina á eftir annarri. Ég sá þetta fyrir mér eins og ég væri einhver annar: þennan fanga sem þrjóskaðist við að vera hetja, þessa alvarlegu Falangista með yfirvararskeggin og þessa menn í einkennisbúningum sem hlupu á milli grafa. Það var óviðjafnanlega fyndið.

Eftir hálf tíma kom sá lágvaxni, feiti einn til baka. Ég hélt að hann kæmi til að gefa skipun um að taka mig af lífi. Hinir hlutu að hafa orðið eftir í kirkjugarðinum.

Liðsforinginn horfði á mig. Hann leit alls ekki út fyrir að hafa farið fýluferð.

„Farið með hann út í stóra garðinn með hinum, sagði hann. Þegar hernaðaraðgerðum lýkur mun venjulegur dómstóll dæma í máli hans.“

Ég hélt ég hefði ekki skilið rétt. Ég spurði hann:

„Þannig að ég verð ekki ... ég verð ekki skotinn? ...

– Að minnsta kosti ekki núna. Mig varðar ekkert um hvað gerist svo.“

„En hvers vegna?“

Hann yppti öxlum án þess að svara og hermennirnir fóru með mig. Í stóra garðinum voru um eitt hundrað fangar: konur, börn og nokkur gamalmenni. Ég gekk í kringum grasblettinn í miðjunni, ég var ringlaður. Í hádeginu vorum við látin borða í matsalnum. Tveir eða þrír náungar kölluðu til mín. Ég hlýt að hafa þekkt þá, en ég svaraði þeim ekki; ég vissi ekki einu sinni lengur hvar ég var.

Um kvöldið var tíu nýjum föngum ýtt inn í garðinn. Ég þekkti Garcia, bakarann. Hann sagði við mig:

„Lukkunnar pamfíll! Ég hélt ekki að ég myndi sjá þig aftur á lífi.

– Þeir voru búnir að dæma mig til dauða, sagði ég, og síðan skiptu þeir um skoðun. Ég veit ekki hvers vegna.

– Þeir handtóku mig klukkan tvö, sagði Garcia.

– Af hverju?“

Garcia tók ekki þátt í stjórnámálum.

„Ég veit það ekki, sagði hann. Þeir handtaka alla sem hugsa ekki eins og þeir.“

Hann lækkaði röddina.

„Þeir náðu Gris.“

Ég fór að skjálfa.

„Hvenær?“

– Í morgun. Hann hafði farið illa að ráði sínu. Hann fór frá frænda sínum á þriðjudaginn af því að þeir höfðu fengið skilaboð. Það vantaði ekki menn sem voru tilbúnir að fela hann, en hann vildi ekki skulda neinum neitt. Hann sagði: „Ég hefði falið mig hjá Ibbieta, en fyrst þeir eru búnir að taka hann þá fer ég og fel mig í kirkjugarðinum.“

– Í kirkjugarðinum?

– Já. Það var heimskulegt. Auðvitað fóru þeir þar um í morgun, það hlaut að gerast. Þeir fundu hann í vinnuskúr grafaranna. Hann skaut á þá og þeir drápu hann.

– Í kirkjugarðinum!“

Allt hringsnerist og ég settist á jörðina. Ég hló svo mikið að tárin runnu úr augunum á mér.

2. Herostratus (Erostrate)

Mennina, þá verður að sjá ofan frá. Ég var vanur að slökkva ljósið og fara út í glugga: þá grunaði ekki einu sinni að hægt væri að fylgjast með þeim ofan frá. Þeir hugsa vel um framhliðina, stundum bakhliðina, en fyrirhöfn þeirra er öll miðuð við áhorfendur sem eru einn og sjöttíu. Hver hefur nokkurn tíma hugsað um lagið á kúluhatti eins og hann lítur út frá sjöttu hæð? Þeir hirða ekki um að hylja axlirnar og höfuðin með líflegum litum og áberandi efnum, þeir kunna ekki að berjast við hinn mikla óvin Mannkynsins: sjónarhornið að ofan. Ég hallaði mér fram og hló, hvar skyldi hún vera þessi rómaða „upprétta staða“ sem þeir voru svo stoltir af: Þeir þrýstast að gangstéttinni og tveir hálfskríðandi fótleggir koma fram undan öxlum þeirra.

Á svölum sjöttu hæðar, þar hefði ég átt að eyða allri ævinni. Það þarf að undirstrika siðferðislega yfirburði með ápreifanlegum táknum til að koma í veg fyrir fall þeirra. En hvaða yfirburði hef ég í samanburði við aðra menn? Staðsetninguna, ekkert annað: ég fann mér stað fyrir ofan manninn í mér, og ég virði hann fyrir mér. Þess vegna elskaði ég turnana í Notre-Dame, hæðirnar í Effeltturninum, Sacré-Cœur, sjöttuhæðina mína á Delambre-götu. Þetta eru framúrskarandi tákn.

Stundum var nauðsynlegt að fara niður á götu. Til dæmis til þess að fara á skrifstofuna. Mér fannst ég vera að kafna. Þegar maður stendur jafnfætis mönnunum er miklu erfiðara að sjá þá fyrir sér sem maura: þeir *snerta*. Einu sinni sá ég dáiann mann á götunni. Hann hafði dottið á nefið. Honum var snúið við, honum blæddi. Ég sá galopin augun og vafasaman svipinn og allt þetta blóð. Ég hugsaði með sjálfum mér: „Þetta er ekkert, þetta er ekki áhrifameira en blaut málning. Nefið á honum hefur verið málað rautt, það er allt og sumt.“ En það kom yfir mig andstyggilegt máttleysi í fótunum og höfðinu, það leið yfir mig. Þeir fóru með mig í apótek, ég fékk klapp á öxlina og var látinn drekka áfengi. Ég hefði getað drepit þá.

Ég vissi að þeir voru óvinir mínir, en þeir vissu það ekki. Þeim líkaði vel hverjum við annan, þeir stóðu saman. Þeir hefðu áræðanlega rétt mér hjálparhönd annað slagið af því að þeir héldu að ég væri eins og þeir. En ef þeir hefðu haft minnsta grun um hið rétta, hefðu þeir barið mig. Reyndar gerðu þeir það seinna. Þegar þeir höfðu náð mér og vissu *hver* ég var, þá lúbörðu þeir mig, þeir börðu mig í tvo tíma við lögreglustöðina. Þeir slógu mig utanundir, kýldu mig, sneru upp á handleggina á mér,

rifu af mér buxurnar. Að lokum hentu þeir loníettunum mínum á gólfið og á meðan ég leitaði að þeim skriðandi á fjórum fótum spörkuðu þeir hlægjandi í afturendann á mér. Ég bjóst alltaf við að þeir myndu hafa yfirhöndina að lokum: Ég er ekki sterkur og get ekki varið mig. Þeir stóru höfðu lengi fylgst með mér. Þeir hrintu mér úti á götu, sér til gamans, til að sjá hvað ég gerði. Ég sagði ekkert. Ég lét eins og ég hefði ekki skilið neitt. Og samt tókst þeim að leika á mig. Ég var hræddur við þá, það var hugboð. En þið getið verið viss um að ég hafði enn alvarlegri ástæður til að hata þá.

Ef þannig er á það litið, þá gekk allt betur frá þeim degi sem ég keypti mér skambyssu. Manni finnst maður vera sterkur þegar maður ber stöðugt á sér einn af þeim hlutum sem getur sprengt og framkallað hávaða. Ég tók hana á sunnudögum, ég setti hana einfaldlega í buxnavasann og síðan fór ég í gönguferð – oftast eftir breiðstrætunum. Ég fann fyrir henni, hún togaði í buxurnar eins og krabbi, ég fann fyrir henni ískaldri við lærið á mér. En smám saman hitnaði hún við snertinguna við líkama minn. Ég gekk hálfstirðlega, eins og ég væri með standþínu og limurinn hamlaði hverju skrefi. Ég renndi hendinni ofan í vasann og ég þreifaði á *hlutnum*. Annað slagið fór ég inn á almenningssalerni – jafnvel þar inni gætti ég mín vel, af því að oft er einhver við hlið manns – ég tók fram byssuna, vó hana í hendinni, ég horfði á svart, riflað skeftið og svartan gikkinn sem minnti á hálfopið augnlok. Hinir, þeir sem sáu fæturna í sundur og buxnaskálmarnar utanfrá, héldu að ég væri að míga. En ég míg aldrei á almenningssalernum.

Kvöld eitt fékk ég þá hugmynd að skjóta á fólk. Það var laugardagskvöld, ég hafði farið út að ná í Léu, ljósku sem stóð vaktina fyrir framan hótél á Montparnasse-götu. Ég hef aldrei átt náðið samneyti við konu: Mér hefði liðið eins og ég hefði verið rændur. Það er gengið út frá því að maður fari ofaná þær, en þær gleypa kviðinn með stóru loðnu opinu og eftir því sem ég hef heyrt, þá eru það þær – og sérstaklega þær – sem græða á þessum skiptum. Ég ætlast ekki til neins af neinum, en ég vil heldur ekki gefa neitt. Eða ég hefði þurft kaldlynda, guðhrædda konu sem umbæri mig með óbeit. Fyrsta laugardag hvers mánaðar fór ég með Léu upp á herbergi á Duquesne-hótelinu. Hún afklæddist og ég horfði á hana án þess að snerta hana. Stundum slapp það hjálparlaust í buxurnar, stundum hafði ég tíma til að fara heim til að ljúka mér af. Þetta kvöld var hún ekki á sínum stað. Ég beið aðeins og þar sem ég sá hana ekki gerði ég ráð fyrir að hún væri með flensu. Þetta var í byrjun janúar og það var mjög kalt. Ég var leiður, ég hef frjótt ímyndunarafli og var búin að gera mér hressilega í hugarlund ánægjuna sem ég myndi fá út úr þessu kvöldi. Á Odessa-götu var þó ein

dökkhærð sem ég hafði oft tekið eftir, aðeins komin af léttasta skeiði, en þétt og þrifleg. Mér líkar ekki illa við þroskaðar konur: Þegar þær eru berar þá virðast þær vera naktari en hinar. En hún þekkti ekki venjur mínar og mér þótti óþægilegt að afhjúpa þær fyrir henni fyrirvaralaust. Auk þess er ég tortrygginn í garð ókunnugra: Þessar konur gætu allt eins falið einhvern óþokka bak við hurð og svo kemur hann og tekur peningana af þér. Heppinn ef hann kýlir þig ekki nokkrum sinnum. Samt ákvað ég þetta kvöld, ég veit ekki hvaða dirfska það var, að koma við heima til að ná í byssuna og halda á vit ævintýranna.

Þegar ég nálgast konuna korteri seinna var vopnið í vasanum og ég óttaðist ekkert lengur. Þegar nær kom, var hún heldur aumkunarverð að sjá. Hún líktist nágrannakonu minni á móti mér, konu liðþjálfara, og ég var mjög ánægður með það því mig hafði lengi langað til að sjá þá konu nakta. Hún klæddi sig fyrir framan opinn gluggann, þegar liðþjálfinn var farinn, og ég var oft á bakvið gluggatjöldin til að koma henni að óvörum. En hún snyrti sig innst í herberginu.

Á Hótel Stella var bara eitt laust herbergi, á fjórðu hæð. Við fórum upp. Konan var frekar þung á sér og stansaði í hverju þrepi til að kasta mæðinni. Mér leið mjög vel, ég er grannvaxinn þrátt fyrir ístruna, og það þarf meira en fjórar hæðir til að ég standi á öndinni. Á stigapalli fjórðu hæðar stoppaði hún, setti hægri hönd á hjartastað og andaði ótt og títt. Í vinstri hönd hélt hún á herbergislyklinum.

„Þetta eru margir stigar“, sagði hún og reyndi að brosa til mín. Ég tók af henni lykilinn án þess að svara og opnaði dyrnar. Ég hélt með vinstri hönd um byssuna sem snéri beint fram í gegnum vasann og ég sleppti ekki takinu fyrir en ég hafði snúið rofanum. Herbergið var tómt. Þeir höfðu sett lítinn grænsápukubb á vaskinn, fyrir dráttinn. Ég brosti: Hvorki skolskálar né litlar sápur komu mér við. Konan másaði enn fyrir aftan mig og það æsti mig. Ég sneri mér við og hún bauð mér varinnar. Ég ýtti henni frá mér. „Farðu úr fötunum“ sagði ég.

Ég kom mér þægilega fyrir í hægindastól með ofnu áklæði. Það er í tilfellum eins og þessu sem ég sé eftir að reykja ekki. Konan fór úr kjólnum en horfði svo tortrygginn á mig.

„Hvað heitir þú? spurði ég og hallaði mér aftur.

– Renée.

– Gott og vel, Renée, flýttu þér, ég bíð.

– Ætlar þú ekki úr fötunum?

– Áfram með þig, sagði ég, skiptu þér ekki af mér.“

Hún lét nærbuxurnar detta, síðan tók hún þær upp og lagði þær vandlega ofan á kjólinn ásamt brjóstahaldaranum.

„Þannig að þú ert lítill nautnaseggur sem nennir engu, elskan mín? spurði hún; viltu að litla konan þín sjái um alla vinnuna?“

Um leið tók hún skref í áttina til mín, studdi höndunum á stólarminn og reyndi þunglamalega að krjúpa milli fóta mér, en ég reisti hana hranalega við:

„Ekkert svona“, sagði ég við hana.

Hún leit undrandi á mig.

„En, hvað viltu að ég geri?“

– Ekkert. Labbaðu, gakktu um, ég bið þig ekki um meira.“

Hún gekk klaufalega fram og til baka. Ekkert angrar konur meira en að ganga um þegar þær eru naktar. Þær eru ekki vanar að ganga um án þess að vera á háum hælum. Mellan var hokin í baki og handleggirnir héngu meðfram síðunum. Hvað mig varðar, þá var ég himinlifandi: Þarna sat ég rólegur í hægindastólnum, fullklæddur upp í háls, ég var enn með hanska. Og þessi fullorðna kona var allsnakin eins og ég hafði skipað henni og snerist í kringum mig.

Hún sneri sér að mér og til að bjarga andlitinu, brosti hún daðurslega til mín:

„Finnst þér ég falleg? Æsir þetta þig upp?“

– Ekki fást um það.

– Segðu mér þá, spurði hún með skyndilegri vanþóknun, ætlar þú að láta mig ganga svona lengi?“

– Sestu.“

Hún settist á rúmið og við horfðum þegjandi hvort á annað. Hún var með gæsa húð. Það mátti heyra tikkið í vekjaraklukku hinum megin við vegginn. Þá sagði ég skyndilega við hana:

„Glenntu þig.“

Hún hikaði eitt augnablik, síðan hlýddi hún. Ég leit milli fóta hennar og þefaði. Síðan skellihló ég þar til ég fékk tár í augun. Ég sagði einfaldlega við hana:

„Skilurðu þetta?“

Og ég fór aftur að hlæja.

Hún horfði furðu lostin á mig, síðan roðnaði hún ofsalega og setti fæturna saman.

„Drullusokkur“, hvæsti hún á milli tannanna.

En ég hló enn meira, og hún stökk á fætur og tók brjóstahaldarann af stólnum.

„Heyrðu, sagði ég við hana, þetta er ekki búið. Ég gef þér fimmtíu franka á eftir, en ég vil fá eitthvað fyrir peningana mína.“

Hún tók órólega upp buxurnar sínar.

„Ég er búin að fá nóg af þessu, skilurðu. Ég veit ekki hvað þú vilt. Og ef þú hefur fengið mig hingað upp til að hæðast að mér ...“

Þá tók ég fram byssuna mína og sýndi henni hana. Hún horfði alvarlega á mig og lét buxurnar detta án þess að segja orð.

„Labbaðu, sagði ég við hana, eins og þú sért í gönguferð.“

Hún gekk um í fimm mínútur í viðbót. Síðan lét ég hana hafa stafinn minn og lét hana gera æfingar. Þegar ég fann að nærbuxurnar mínar voru blautar, stóð ég upp og rétti henni fimmtíufrankaseðil. Hún tók hann.

„Vertu sæl, bætti ég við, ég hef nú ekki ofgert þér fyrir þetta verð.“

Ég fór og skildi hana eftir allsnakta í miðju herberginu, með brjóstahaldarann í annarri hendi og fimmtíufrankaseðillinn í hinni. Ég sá ekki eftir peningunum, ég hafði komið henni úr jafnvægi og það er ekki margt sem kemur mellu á óvart. Þegar ég gekk niður stigann hugsaði ég:

„Jæja það sem ég myndi vilja gera er að koma þeim öllum á óvart.“ Ég fann fyrir barnslegri gleði. Ég hafði tekið grænsápuna með mér og þegar ég var komin heim aftur nuddaði ég hana lengi undir heitu vatni alveg þangað til hún var orðin að litlu skæni milli fingra mér og líktist myntubrjóstsykri sem hafði verið soginn mjög lengi.

En um nóttina hrökk ég upp með andfælum og ég sá fyrir mér andlit hennar, augnaráðið þegar ég sýndi henni byssuna mína og feitan magann sem hristist við hvert skref.

Ég var nú meiri asninn, hugsaði ég með mér. Og ég fann fyrir biturri eftirsjá; Ég hefði átt að skjóta á meðan ég gat, sprengja þennan maga eins og gatasigti. Þessa nótt og næstu þrjár á eftir dreymdi mig um sex lítil, rauð göt sem mynduðu hring í kringum naflann.

Eftir þetta fór ég ekki út án byssunnar. Ég horfði á bak fólks og ímyndaði mér, miðað við göngulagið, hvernig það dytti ef ég skyti. Á sunnudögum var ég vanur að fara og stilla mér upp fyrir framan Châteletleikhúsið þegar klassísku tónleikunum lauk. Um sexleytið heyrði ég hringingu og sætavísurnar komu og festu glerhurðirnar aftur. Það var upphafið, mannfjöldinn kom rólega út; fólkið leið um, augun enn

dreymandi, hjartað enn fullt af göfugum tilfinningum. Margir litu undrandi í kringum sig, þeim hlaut að finnast gatan töfrandi og þau brostu leyndardómsfullt: þau fóru úr einum heimi yfir í annan. Það er einmitt í þeim heimi sem ég beið þeirra. Ég hafði rennt hægri hendinni niður í vasann og hélt fast utan um skeftið á vopninu. Eftir smástund sá ég mig vera að skjóta á þau. Ég velti þeim um eins og rorum, þau duttu hvert á annað og þau sem sluppu lifandi brutu glerið í hurðunum og flúðu skelfingu lostin inn í leikhúsið. Þessi leikur tók á taugarnar, á endanum skulfu hendurnar og ég neyddist til að fara og fá mér koníak hjá Dreher til að jafna mig.

Ég hefði ekki drepit konurnar. Ég hefði skotið þær í mjóhrygginn. Eða þá í kálfana, til að láta þær dansa.

Enn hafði ég ekki tekið neina ákvörðun. En ég hafði tekið þá afstöðu að gera allt eins ég væri harðákveðinn. Ég sneri mér fyrst að aukaatriðunum. Ég æfði mig að skjóta í bás á Denfert-Roche- markaðnum. Hittin var ekki upp á marga fiska, en mennirnir voru stórar skotskífur, sérstaklega þegar maður skýtur af stuttu færi. Síðan beindi ég athyglinni að því að vekja eftirtekt. Ég valdi dag þar sem allir vinnufélagarnir voru saman komnir á skrifstofunni. Mánudagsmorgunn. Ég var mjög vingjarnlegur við þá, annað kom ekki til greina, jafnvel þótt mig hryllti við að taka í höndina á þeim. Þau tóku af sér hanskana til að heilsa, þau afklæddu höndina á klúran hátt, létu hanskan renna hægt eftir fingrunum og afhjúpuðu fituga nekt og krumpaða lófa. Ég er alltaf með hanskana.

Maður gerir ekki mikið á mánudagsmorgnum. Vélritunardaman í söludeildinni kom til okkar með reikningana. Lemercier gantaðist góðlátlega við hana og þegar hún var farin ræddu þeir fegurð hennar í smáatriðum af tómlátri færni. Síðan töluðu þeir um Lindbergh. Þeim þótti mikið til hans koma. Ég sagði við þau:

„Ég er hrifin af dökkum hetjum“

– „Svertingjum?“ spurði Massé.

– Nei, svartar eins og maður talar um í svartagaldri. Lindbergh er björt hetja, mér finnst hann ekki áhugaverður.

– Farðu og gáðu hvort það er auðvelt að fara yfir Atlantshafið sagði Bouxin öflugur.

Ég útskýrði fyrir þeim hugmynd mína um svarta hetju:

„Anarkisti, áréttaði Lemercier.

– Nei, sagði ég rólega, anarkistum líkar við menn á þeirra eigin forsendum.

– Þá væri þetta vitfiringur.“

En á þessu augnabliki blandaði Massé sér í málið, hann var víðlesinn.

„Ég þekki þennan náunga, sagði hann við mig. Hann heitir Herostratus.

Hann vildi öðlast frægð og honum datt ekkert annað í hug en að kveikja í Artemisarhofinu í Efesos, einu af sjö undrum veraldar.

– Og hvað hét arkitektinn?

– Ég man það ekki lengur, játaði hann, ég held meira að segja að nafn hans sé óþekkt.

– Virkilega? Og þú manst nafn Herostratusar? Þú sérð að hann hefur ekki misreiknað sig.“

Samræðurnar enduðu með þessum orðum, en ég var alveg rólegur, þær myndu rifjast upp fyrir þeim á réttu augnabliki. Fyrir mig, sem fram að þessu hafði aldrei heyrt minnst á Herostratus, var saga hans hvetjandi. Það voru meira en tvö þúsund ár síðan hann dó, og verknaður hans lýsti enn, eins og svartur demantur. Ég fór að trúa því að örlög mín yrðu stutt og harmræn. Fyrst hræddi það mig en síðan vandist ég því. Á vissan hátt er það óbærilegt, en hins vegar gefur það líðandi stundu umtalsverðan styrk og fegurð. Þegar ég fór niður á götu fann ég fyrir framandi mætti. Ég var með byssuna á mér, þennan hlut sem sprengir og er hávær. En sjálfstraust mitt byggðist ekki lengur á henni, rætur þess voru í mér; ég var maður byssna, hvellhetna og sprengja. Ég kæmi líka til með að springa, við lok míns ömurlega lífs og lýsa upp heiminn með ofsafengnum og stuttum blossa eins og brennandi magníum. Á þessum tíma kom það fyrir að mig deymdi sama drauminn margar nætur. Ég var anarkisti, ég sat fyrir tsarinum¹⁹ og ég bar á mér djöfullega vél. Fylkingin fór hjá á tilsettum tíma, sprengjan sprakk og við sprungum í loft upp fyrir augum fjöldans, ég, tsarinn og þrír orðum prýddir liðsforingjar.

Nú lét ég ekki sjá mig á skrifstofunni vikum saman. Ég gekk um breiðstrætinn meðal tilvonandi fórnarlamba minna, eða þá að ég lokaði mig inni í herberginu mínu og gerði áætlanir. Ég var rekinn í byrjun október, þá eyddi ég tímanum í að semja eftirfarandi bréf, sem ég afritaði í hundrað og tveimur eintökum:

¹⁹ Rússakeisari

„ Herra“

„Þú ert frægur og verk þín eru gefin út í þrjátíu þúsund eintökum. Ég ætla að segja þér hvers vegna: Af því að þér er vel við mennina. Þér er húnismi í blóðborinn, þú ert heppinn. Þú nýtur þín í félagsskap; um leið og þú sérð einn af þínum líkum, jafnvel þótt þú þekkir hann ekki, finnur þú til samkenndar með honum. Þú kannst að meta líkama hans, hvernig hann er samsettur, fætur hans sem opnast og lokast að geðþótta, einkum hendur hans: þú ert ánægður með að hann hafi fimm fingur á hvorri hönd og að hann geti sett þumalfingurinn á móti hinum fingrunum. Þú hefur yndi af því þegar nágranni þinn fær sér bolla af borðinu af því að hann tekur hann á vissan hátt, mannlegan hátt, sem þú hefur oft lýst í verkum þínum. Ekki eins fimlega, ekki eins hratt og hjá öpum, en svo miklu gáfulegri, ekki satt? Þér líkar líka við hold mannsins, hvernig hann lítur út fyrir að vera í endurhæfingu eftir stórslys, hvernig hann við hvert skref lítur út fyrir að vera að læra að ganga og hið einstaka augnaráð hans sem villidýrin þola ekki. Það hefur því verið auðvelt fyrir þig að finna tóninn sem hentar til að tala við manninn um hann sjálfan, hlédrægan tón en tryllingslegan. Fólk kastar sér græðgislega yfir bækurnar þínar, fólkið les þær í góðum hægindastól. Það hugsar um þá miklu óhamingjusömu og hæversku ást sem þú hefur á því og það veitir þeim huggun gegn ýmsu, að vera ljót, að vera huglaus, að vera svikin í ástum, að hafa ekki fengið launahækkun í byrjun janúar. Og það er gjarnan sagt um síðustu skáldsögu þína: Þetta er góðverk.

„Ég geri ráð fyrir að þú hafir áhuga á að vita hvernig maður sem líkar ekki við mennina gæti verið. Gott og vel, það er ég og mér stendur svo mikið á sama um þá, að ég ætla rétt bráðum að drepa hálfa tylft af þeim. Kannski spyrð þú: Af hverju bara hálfa tylft? Af því að byssan mín er bara með sex skot. Þetta er hryllingur, ekki satt? Og að auki algjörlega ópólítískt? En ég segi þér að mér **getur ekki** líkað við þá. Ég skil mjög vel það sem þú finnur fyrir. En það sem þú hrífst af hjá þeim vekur viðbjóð hjá mér. Eins og þú hef ég séð þá tryggja yfirvegað og horfa gáfulega, flettandi tímariti um efnahagsmál með vinstri hendi. Er það mín sök að vilja frekar vera viðstaddur máltíð sela? Maðurinn getur ekkert gert við andlitið á sér án þess að það snúist yfir í leik með svipbrigði. Þegar hann tyggur með munninn lokaðan, fara munnvikin upp og niður; hann sveiflast án afláts á milli þess að vera alvarlegur og vælulega undrandi. Ég veit að þér líkar það, þú kallar það árverkni Hugans. En mig klígjar við því, ég veit ekki afhverju, ég er fæddur þannig.

*Ef ólíkur smekkur væri það eina sem aðgreindi okkur, myndi ég ekki ónáða þig. En allt bendir til að þú hljótir náð en ég ekki. Mér er frjálst að finna amerískur humar góður eða vondur, en ef mér líkar ekki við mennina er ég óþokki og á mér ekki viðreisnar von. Þeir hafa eignað sér merkingu lífsins. Ég vona að þú skiljir það sem ég er að reyna að segja. Í þrjátíu og þrjú ár hef ég komið að lokuðum dyrum með yfirskriftinni: „Aðeins fyrir húmanista.“ Allt sem ég hef byrjað á hef ég þurft að hætta við; það þurfti að velja: Annað hvort var þetta fáránleg, fjarstæðukennd viðleitni og dæmd til glötunar, ellegar snerist hún fyrr eða síðar þeim í hag. Ég gat ekki orðað eða aðskilið frá sjálfum mér hugsanirnar sem ég ætlaði þeim ekkert sérstaklega. Þær sitja í mér eins og léttar líffærahreyfingar. Ég fann meira að segja að verkfærin sem ég nýtti mér tilheyrðu þeim, orðin til dæmis: Ég hefði viljað að þetta væru mín orð. En þau orð sem ég ræð yfir, hafa velkst um í ég veit ekki hvað mörgum meðvitundum, þau raða sér sjálf í höfðinu á mér samkvæmt venju sem þau hafa fengið frá öðrum og það er ekki án viðbjóðs sem ég nota þau þegar ég skrifa þér. En það er í síðasta sinn. Það er eins og ég segi, manni þarf að líka við aðra menn, annars er rétt svo að maður fái að dunda sér við að lagfæra. En ég, ég vil ekki lagfæra. Rétt bráðum ætla ég að taka byssuna mína, ég fer niður á götu og ég sé hvort manni tekst að gera eitthvað **gegn þeim**. Vertu sæll herra minn, kannski verður það þú sem ég hitti. Þá munt þú aldrei vita hversu ljúft það verður að skjóta þig í hausinn. Annars – og það er líklegast – skaltu lesa blöðin á morgun. Þar muntu sjá að einstaklingur að nafni Paul Hilbert réðst í brjálædiskasti á fimm vegfarendur á Edgar-Quinet-breiðstræti. Þú veist betur en nokkur annar hvaða vægi skrif stóru dagblaðanna hafa. Þú skilur því að ég er ekki „öskureiður“. Þvert á móti er ég mjög rólegur.*

Virðingarfyllst

PAUL HILBERT

Ég renndi bréfunum hundrað og tveimur ofaní hundrað og tvö umslög og skrifaði heimilisföng hundrað og tveggja franskra rithöfunda á umslögin. Síðan setti ég allt ofan í skúffu á borðinu mínu ásamt sex frímerkjaheftum.

Næstu fimmtán daga fór ég mjög lítið út, í rólegheitunum leyfði ég glæpnum að taka sér bólfestu í mér. Ég horfði stundum á mig í speglinum og ég fylgdist af ánægju með breytingunum á andliti mínu. Augun höfðu stækkað, þau gleypu allt andlitið. Þau voru svört og viðkvæmnisleg undir lonniéttunum og ég lét þau snúast eins og plánetur. Falleg augu listamanns og morðingja. En ég bjóst við enn

djúpstæðari breytingum eftir að hafa framið fjöldamorðið. Ég sá myndirnar af þessum tveimur fallegu stúlkum, vinnukonunum sem drápu og rændu húsmæður sínar.²⁰ Ég hef séð myndirnar af af þeim *fyrir* og *á eftir*. *Fyrir*, vagga andlitin á þeim eins og látlaus blóm fyrir ofan stangaðan kraga. Þær ilmuðu af hreinlæti og lokkandi velsæmi. Hárið á þeim báðum hafði verið bylgjað með krullujárni. Og enn meira traustvekjandi en krullað hárið, kragarnir og svipurinn sem sýndi að þær voru hjá ljósmyndara, var systrasvipurinn, velsæmissvipurinn, sem sýndi strax blóðböndin og rætur fjölskyldunnar. *Á eftir*, ljómuðu andlit þeirra eins og eldur. Þær höfðu nakta hálsa þeirra sem bíða þess að verða hálshöggvir. Hrukkur alls staðar, hryllilegar hrukkur ótta og haturs, fellingar, holur í húðinni eins og ef skepna með klær hefði gengið í hringi á andlitum þeirra. Og augun, ennþá þessi svörtu, botnlausu augu – eins og mín. Samt líktust þær hvorri annarri ekki lengur. Hvor um sig bar merki um sameiginlegan glæp þeirra á sinn hátt. „Ef ódæði þar sem tilviljunin ræður mestu nægir til að breyta svip munaðarleysingja á þennan hátt, sagði ég við sjálfan mig, hverju get ég þá átt von á af glæp sem ég hef algjörlega lagt á ráðin um og skipulagt sjálfur?“ Hann myndi gagntaka mig, setja mannlegan ljótleika minn úr skorðum ... glæpur klýfur í tvennt líf þess sem fremur hann. Það hlutu að vera augnablik þar sem maður óskaði þess að snúa við, en hann er þarna, fyrir aftan þig, hann hindrar þig, þessi glitrandi steinn. Ég bað bara um eina klukkustund til að njóta glæps míns, til að finna fyrir óbærilegum þunga hans. Þessi klukkustund, ég skipulagði allt með það í huga að ekkert truflaði mig: Ég ákvað að aftakan færi fram efst í Odessa-götu. Ég myndi nýta mér ringulreiðina til að flýja og þau gætu sótt þá dánunni. Ég hlypi, ég færi yfir Edgar-Quinet-breiðstrætið og myndi beygja strax inn á Delambre-götu. Ég þyrfti bara þrjátíu sekúndur til að ná dyrunum á húsinu þar sem ég bý. Á því augnabliki yrðu þeir sem veittu mér eftirför enn á Edgar-Quinet-breiðstrætinu, þeir myndu týna slóð minni og það tæki þá örugglega meira en klukkutíma að finna hana aftur. Ég biði eftir þeim heima hjá mér og þegar ég heyrði þá berja á dyrnar myndi ég hlaða byssuna, stinga henni í munninn og hleypa af.

Ég lifði ríkulegar; ég samdi við veitingamann á Vavin-götu sem lét færa mér góða rétti, kvölds og morgna. Sendillinn hringdi bjöllunni, ég svaraði ekki, beið í

²⁰ Hér vísar Sartre í frægan glæp Papinsystra, en hann og Simone de Beauvoir fylgdust með máli þeirra af miklum áhuga. Árið 1933 myrtu systurnar Léa og Christine Papin húsmóður sína og dóttur hennar á hrottalegan hátt, meðal annars skáru þær úr þeim augun. (http://www.affaires-criminelles.com/lexique_19.php, 3.5.2009)

nokkrar mínútur, síðan opnaði ég dyrnar í hálfu gátt og sá rjúkandi diska, fulla af mat, í ílangri körfu sem hafði verið sett á gólfíð.

Klukkan sex að kvöldi þess tuttugasta og sjöunda október, átti ég sautján og hálfan franka eftir. Ég tók byssuna og bréfaböggulinn og fór niður. Ég gætti þess að loka ekki dyrunum til að geta verið fljótari inn þegar ég væri búin að ljúka verkinu. Mér leið ekki vel, hendurnar voru kaldar, ég fann þrýsting í höfðinu og mig klæjaði í augun. Ég horfði á verslanirnar, Écoles-hóтелиð, ritfangaverslunina þar sem ég keypti blýantana mína og allt kom mér annarlega fyrir sjónir. Ég hugsaði með mér: „Hvaða gata er þetta eiginlega?“ Montparnasse-breiddstrætið var fullt af fólki. Það stjakaði við mér, ýtti mér frá, rak olnbogana eða axlirnar í mig. Ég kastaðist til og frá, mig skorti kraft til að smeygja mér á milli þeirra. Ég sá mig skyndilega í miðjum mannfjöldanum, skelfilega lítinn og einan. Hvað þau hefðu getað gert mér illt ef þau hefðu kært sig um það! Ég var hræddur út af vopninu í vasa mínum. Mér fannst eins og þau myndu komast að því að það væri þarna. Þau myndu horfa á mig hörkulegu augnaráði, þau myndu segja: „Nei, heyrðu mig nú“ með glaðlegri vanþóknun og grípa í mig með sínum mennsku krumlum. Tekinn af lífi án dóms og laga! Þau myndu kasta mér upp í loft og ég myndi lenda í örmum þeirra eins og leikbrúða. Ég ákvað að það væri skynsamlegra að fresta framkvæmd verksins til morguns. Ég fór og borðaði á *Coupole*, það kostaði sextán franka og áttatíu. Ég átti sjötíu sentímur eftir og henti þeim í ræsið.

Ég hélt kyrru fyrir í herberginu mínu í þrjá sólarhringa, án þess að borða, án þess að sofa. Ég hafði lokað rimlagluggatjöldunum og þorði hvorki að nálgast gluggann né kveikja ljósið. Á mánudeginum hringdi einhver dyrabjöllunni. Ég hélt niðri í mér andanum og beið. Eftir smástund var hringt aftur. Ég læddist á tánum og þrýsti auganu upp að skráargatinu. Ég sá bara bít af svörtu efni og hnapp. Maðurinn hringdi einu sinni enn og fór svo niður: Ég veit ekki hver þetta var. Um nóttina ímyndaði ég mér pálmatré, rennandi vatn, fjólubláan himinn fyrir ofan hvolfþak. Ég var ekki þyrstur því annað slagið fékk ég mér að drekka úr krananum á eldhúsvaskinum. En ég var svangur. Ég sá líka dökkhærðu melluna fyrir mér. Það var í kastala sem ég hafði látið byggja í Causses Noires, tuttugu mílur frá næstu bæjum. Hún var nakin og við vorum ein. Með því að hóta henni með byssunni hafði ég þvingað hana niður á hnén, til að skríða á fjórum fótum, síðan batt ég hana við súlu og eftir að hafa útskýrt ítarlega fyrir henni hvað ég ætlaði að gera, lét ég kúlunum rigna yfir hana. Þessar ímyndanir höfðu truflað mig svo mikið að ég þurfti að fróa mér. Eftir

Þetta var ég hreyfingarlaus í myrkrinu, höfuðið algjörlega tóm. Það fór að braka í húsgögnunum. Klukkan var fimm að morgni. Ég hefði gert hvað sem er til að yfirgefa herbergið, en ég gat ekki farið niður út af fólkinu sem gekk um göturnar.

Það fór að birta af degi. Ég fann ekki lengur fyrir hungri, en ég var farinn að svitna: Ég hafði gegnbleytt skyrtuna mína. Það var sól úti. Þá hugsaði ég með mér: „Í lokuðu herbergi, í myrkrinu er Hann falinn. Í þrjá daga hefur Hann hvorki etið né sofið. Dyrabjöllunni var hringt og Hann opnaði ekki. Bráðum fer Hann niður á götu og Hann mun drepa.“ Ég varð hræddur við sjálfan mig. Klukkan sex um kvöldið varð ég aftur svangur. Ég var brjáláður af reiði. Eitt augnablik rakst ég utan í húsgögnin, síðan kveikti ég ljósin í herbergjunum, í eldhúsinu, á snyrtingunni. Ég fór að syngja fullum hálsi, ég þvoði mér um hendurnar og fór út. Það tók mig rúmar tvær mínútur að koma öllum bréfunum í póstkassann. Ég tróð þeim tíu saman í bunka. Ég hlýt að hafa krumpað einhver umslög. Síðan gekk ég eftir Montparnasse-breiðgötunni að Odessa-götu. Ég nam staðar fyrir framan spegil á skyrtubúð og þegar ég sá andlit mitt hugsaði ég: „Það verður í kvöld.“

Ég tók mér stöðu efst á Odessa-götu ekki langt frá gasluktinni og ég beið. Tvær konur gengu hjá, arm í arm, og sú ljóshærða sagði:

„Þeir höfðu sett ábreiður fyrir alla gluggana og það var yfirstéttin í landinu sem fór með aukahlutverkin.

– Eru þau á kúpunni? spurði hin.

– Maður þarf ekki að vera á kúpunni til að þiggja starf sem gefur tuttugu og fimm franka á dag í aðra hönd.

– Tuttugu og fimm franka! sagði sú dökkhærða hrifin. Og svo ímynda ég mér að þeim hljóti að hafa þótt skemmtilegt að fara í búninga forfeðra sinna,“ bætti hún við þegar hún gekk framhjá mér.

Þær fjarlægðust. Mér var kalt en ég svitnaði ótæpilega. Eftir smástund sá ég þrjá menn koma, ég lét þá fara framhjá: ég þurfti sex. Sá til vinstri leit á mig og sletti í góm. Ég leit undan.

Fimm mínútur yfir sjö komu tveir hópar hvor á eftir öðrum frá Edgar-Quinet-breiddstræti. Það var maður og kona með tvö börn. Fyrir aftan þau komu þrjár eldri konur. Ég tók eitt skref fram. Konan leit út fyrir að vera reið og hristi handlegginn á litla stráknunum. Maðurinn sagði drafandi röddu:

„Hann er líka óþolandi þessi strákormur.“

Hjartað í mér barðist svo ótt að ég fann til í handleggjunum. Ég færði mig nær og stillti mér hreyfingarlaus upp fyrir framan þau. Fingurnir héldu alveg máttlausir utan um gikkinn ofan í vasanum.

„Afsakið“ sagði maðurinn og ýtti við mér.

Mér til angurs mundi ég að ég hafði lokað dyrunum að íbúðinni minni: Það myndi kosta mig dýrmætan tíma að opna þær. Fólkið fjarlægðist. Ég sneri mér við og elti þau ósjálfrátt. En mig langaði ekki lengur að skjóta á þau. Þau týndust í mannfjöldanum á breiðstrætinu. Ég hallaði mér upp að veggnum. Ég heyrði klukkuna slá átta og svo níu. Ég endurtók: „Til hvers þarf að drepa allt þetta fólk sem er nú þegar *dáið*“ og mig langaði til að hlæja. Hundur þefaði af skónum mínum.

Þegar feitlagni maðurinn fór framhjá mér, hrökk ég við og fylgdi fast á hæla honum. Ég sá rauða hnakkafellinguna á milli kúluhattsins og kragans á frakkanum. Hann kjagaði svolítið og andaði ótt og títt, hann virtist vera sterkbyggður. Ég tók upp byssuna: Hún var köld og gljáandi, mér bauð við henni og ég mundi ekki almennilega hvað ég átti að gera við hana. Ég horfði til skiptis á hana og á hnakkann á manninum. Fellingin á hnakkanum brosti til mín, eins og brosandí, bitur²¹, munnur. Ég velti fyrir mér hvort ég ætti ekki að henda byssunni niður í ræsi.

Allt í einu snéri maðurinn sér við og horfði gramur á mig. Ég tók eitt skref afturábak.

„Getur þú nokkuð sagt ... mér ...“

Hann virtist ekki heyra, hann horfði á hendurnar á mér.

Ég kláraði setninguna með erfiðismunum.

„Getur þú sagt mér hvar Gaîté-gata er?“

Andlit hans var feitt og varirnar titruðu. Hann sagði ekkert, hann rétti fram höndina. Ég hörfaði enn og sagði:

„Mig langaði ...“

Á þessari stundu *vissi* ég að ég var að því kominn að öskra. Það vildi ég ekki: Ég skaut þremur skotum í magann á honum. Hann féll hálfvitallega niður á hnén og höfuðið hallaðist yfir á vinstri öxlina.

„Drullusokkur, sagði ég, bölvaður drullusokkur!“

²¹ Í athugasemdum sem fylgja sögunni í *Œuvres romanesques*, bls.1844, þá er gerð athugasemd við orðið « amère » þar sem það þykir ekki eiga við í þessu samhengi og þeirrar spurningar spurt hvort um prentvillu gæti verið að ræða og að orðið hafi upprunalega verið « amène », sem getur m.a. þýtt elskulegur eða viðkunnanlegur. Útgefendur verksins höfðu ekki aðgang að frumhandritinu.

Ég flúði. Ég heyrði hann hósta. Ég heyrði líka hróp og fólk á hlaupum fyrir aftan mig. Einhver spurði: „Hvað er þetta, voru þeir að slást?“ Síðan var hrópað strax á eftir: „Náið morðingjanum! Eltið morðingjann!“ Mér fannst þessi hróp ekki koma mér við. En mér fannst þau ógnvekjandi, eins og sírenan á brunabílum þegar ég var barn. Ógnvekjandi og hálfjáránleg. Ég hljóp eins og fætur toguðu.

En mér hafði orðið á og það var ófyrirgefanlegt: Í stað þess að fara aftur upp Odessa-götu í átt að Edgar-Quinet-breiðstræti, þá fór ég niður götuna í átt að *Montparnasse-breiðstræti*. Þegar ég uppgötvaði það, var það um seinan: Ég var þegar í miðju mannhafinu, undrandi andlit sneru sér að mér (ég man eftir stífmálaðri konu með grænan fjaðrahatt) og ég heyrði aumingjana frá Odessa-götu hrópa: „Náið morðingjanum“ á bak við mig. Einhver lagði hönd sína á öxl mér. Þá missti ég stjórn á mér: Ég vildi ekki kafna í þessum mannfjölda. Ég skaut tveimur skotum í viðbót úr byssunni. Fólk fór að skrækja og færði sig frá. Ég hljóp inn á kaffihús. Viðskiptavinirnir stóðu upp þegar ég fór framhjá en þeir reyndu ekki að stoppa mig, ég fór eftir endilöngu kaffihúsínu og lokaði mig inni á snyrtingunni. Það var ennþá eitt skot eftir í byssunni minni.

Þannig leið smástund. Ég var móður og andaði ótt og títt. Það ríkti afar óvenjuleg þögn, eins og fólk þegði af ásettu ráði. Ég bar vopnið upp að augunum og sá litla svarta, kringlóttu gatið: kúlan kæmi þaðan; púðrið brenndi á mér andlitið. Ég lét handleggina síga og beið. Eftir augnablik nálgudust þeir laumulega; eftir fótatakinu að dæma þá hlaut þetta að vera heill flokkur. Þeir töluðu örlítið saman í hálfum hljóðum og síðan þögnuðu þeir. Ég var enn móður og ég hélt að þeir heyrðu það í gegnum vegginn. Einhver nálgadist hljóðlega og tók í hurðarhúninn. Hann hlaut að hafa þrýst sér upp að veggnum við hliðina á hurðinni til að forðast byssukúlurnar. Mig langaði samt að skjóta hann – en síðasta kúlan var ætluð mér.

Ég hugsaði með mér: „Eftir hverju eru þeir að bíða? Ef þeir köstuðu sér á hurðina og brytu hana *strax* upp, hefði ég ekki tíma til að drepa mig og þeir næðu mér lifandi.“ En þeir voru ekki að flýta sér, þeir gáfu mér nægan tíma til að deyja. Þessir drullusokkar voru hræddir.

Stuttu seinna heyrði ég rödd.

„Svona nú, opnaðu, við ætlum ekki að gera þér mein.“

Það varð aftur þögn og sama röddin endurtók:

„Þú veist vel að þú kemst ekki undan.“

Ég svaraði ekki, ég var enn móður. Til að telja í mig kjark til að skjóta, sagði ég við sjálfan mig: „Ef þeir ná mér berja þeir mig, brjóta í mér tennurnar og kannski rífa þeir úr mér annað augað.“ Ég hefði viljað vita hvort feiti karlinn væri dauður. Kannski hafði ég bara sært hann ... og kannski höfðu hinar tvær kúlurnar ekki hæft neinn ... Þeir voru að undirbúa eitthvað, voru þeir að draga eitthvað þungt eftir gólfinu? Ég flýtti mér að setja byssuhlaupið í munninn og ég beit fast í það. En ég gat ekki skotið, ekki einu sinni sett fingurinn á gikkinn. Allt var fallið í ró.

Þá kastaði ég byssunni frá mér og opnaði fyrir þeim dyrnar.

Bibliographie

- Ása Valdís Gísladóttir. *Le mur de Sartre : Le mur comme objet concret et objet métaphorique*. Lokaritgerð við Háskóla Íslands. Reykjavík. 2006.
- Ástráður Eysteinnsson. *Tvímæli – Þýðingar og bókmenntir*. Bókmenntafræðistofnun Háskólaútgáfan, Reykjavík. 1996.
- Bailey, Ninette. « Le mur dans *Le Mur* : étude d'un texte à partir de son titre », *L'Esprit créateur*, vol. XVII, n° I, printemps 1977, p.36-50.
- Bouty, Michel. *Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française*. Hachette Livre, Paris. 1990.
- Frönsk-íslensk orðabók*. Mál og Menning, Reykjavík. 2000.
- Heimir Pálsson og Höskuldur Þráinsson. *Um þýðingar*. Iðunn, Reykjavík. 1988.
- Jón Hilmar Jónsson. *Orðastaður, orðabók um íslenska málnotkun*. JPV útgáfa, Reykjavík. 2004.
- Laffont, Robert. *Dictionnaire biographique des Auteurs de tous les temps et de tous les pays*, tome IV. S.E.D.E. et V. BOMPIANI, Paris. 1952.
- Le nouveau Petit Robert 2007*. Josette Rey-Debove, Alain Rey, direction éditoriale. Paris. 2007.
- Le Trésor de la langue française informatisé : Analyse et traitement informatique de The Oxford-Hachette French Dictionnaire la langue française*, <http://www.atilf.atilf.fr>.
- Lederer, Marianne. *La traduction aujourd'hui*. Hachette-Livre, Paris.1994.
- Lexilogos, mots et merveilles d'ici et d'ailleurs*. <Http://www.lexilogos.com>.
- L'internaute Encyclopédie*, <http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr>, date de consultation : de janvier à mai 2009
- Michel Rybalka, notice (*Le Mur*), dans Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*. Éditions Gallimard, Paris.1981.
- Salome Tynes. *La Chambre par Jean-Paul Sartre, traduction de français en islandais*. Lokaritgerð við Háskóla Íslands. Reykjavík. 1987
- Sartre, Jean-Paul. *Le Mur*. Éditions Gallimard, Paris. 1939.
- Sartre, Jean-Paul. *Œuvres romanesques*. Éditions Gallimard, Paris.1981.
- Sartre, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature*. Éditions Gallimard, Paris.1948.

Snara, vefbókasafn, <http://www.snara.is>, dictionnaires utilisés: *Íslensk orðabók, Stóra orðabókin um íslenska málnotkun, ensk-íslensk orðabók með alfræðilegu ívafi, íslensk-ensk orðabók*.

Stanford encyclopedia of philosophy. Rédacteur en chef, Edward N. Zalta.
[Http://plato.stanford.edu/](http://plato.stanford.edu/), date de consultation : 27.04.2009

The Oxford-Hachette French Dictionnaire . Ormal-Grenon, J.B. et Rollin, Nicholas,
direction éditoriale. Oxford university press, New York. 2007

Wikipédia, l'encyclopédie libre, http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C5%93urs_Papin.
Date de consultation: 03.05.2009

